

■
SOMMAIRE

NOUVELLES

	Pages
Lathmas, l'épouse au cœur fidèle	5
par Djamal AMRANI	
Kocine des collines	15
par A. BENKAMLA	
Le lever du crépuscule (2ème partie)	21
par A. DJAICHE	
La minute du destin	35
par A. MADOUÏ traduction de A. MAZOUNI	
Etudiant en zaouia	53
par A. YAICHE traduction de A. MAZOUNI	

POEMES

Agonie	67
par M. DERROUCHE	
L'emblème de ma Patrie	68
par M. GHOUALMI	
Afrique	69
par F. SAIDANI	
Ville sans nom	71
par A. CHERRAR	

THEATRE

L'Aube	77
par Slimane B. K.	

NOTA. — Nous rappelons à nos aimables collaborateurs que l'emploi d'un pseudonyme n'est pas interdit pour la signature de leurs œuvres mais que la Direction de notre revue doit connaître l'identité exacte des auteurs.

Lathmas l'épouse au cœur fidèle

par Djamal AMRANI (*) à
Malika,

La-Zineb montait lentement l'escalier, enveloppée de son long haik blanc d'où sortait une main frêle, rougie par le vent, les brûlures et les travaux ménagers. Comme tous les jours, à la même heure, elle revenait du marché. Si Mahieddine, son voisin de palier, entrouvrit, ses paupières alourdies de sommeil et 53 planta devant elle.

— La-Zineb, toujours pas de nouvelles ?

Il s'aperçut qu'à ces paroles, les yeux de la femme s'humectaient de larmes et que sa main, agitée d'un mouvement convulsif, se crispait sous son voile. Elle eut un soupir nerveux. Il continua d'une voix chuchotée, mais insistante :

— Où est-elle à présent ? Qu'est-elle devenue ? Tu n'as vraiment rien reçu ?

Elle regarda autour d'elle d'un air morose, puis lança vivement :

— Mettons que je puisse me rendre auprès d'elle, je m'efforcerais de ne pas y aller.

!*) Voir Promesses no 2

— Tu en es vraiment sûre ?

— Vous tous, dans la maison, en êtes aussi sûrs que moi. Elle n'avait pas à me désobéir. Elle est mariée, elle a des enfants, un mari ! Tu ne considères pas cela comme une raison suffisante ?

C'était chaque fois la même chose : on lui parlait de Lathmas, sa bru, et elle éprouvait une sorte de vertige. Elle suffoquait comme si on l'eût plongée tout entière dans une fournaise.

— Voilà constata-t-elle. Elle allait voir d'autres hommes, elle a désobéi, elle a méconnu mon autorité, elle a rempli notre maison de sa propre ignominie. Elle a fait le malheur d'Omar, mon fils, et de mes petits-enfants. Mais Omar arrive demain Il ouvrira les yeux !

Une gêne inexprimable saisit le vieux Si Mahieddine.

— Mon Dieu !... murmura-t-il avec stupeur, il revient de France demain, tu l'avais donc prévenu !

Et son visage trahit un sentiment d'angoisse mal contenu.

Quand Omar arriva, on ne parla plus, pendant longtemps, que de son retour, les femmes à la rivière, dans les ruelles, au souk. Si d'aventure, on osait évoquer Lathmas, c'était pour parler de son départ comme d'une chose inattendue, mais aussi naturelle. Omar accusa le coup, mais ne put, dans l'immédiat, obtenir d'explication. Il finit par éprouver un intolérable sentiment de culpabilité.

La petite ville de B..... jouissait, maintenant d'un calme relatif, malgré la police et les parachutistes qui y circulaient en permanence. Sombre découverte pour Omar ! Mais qu'aurait-il pensé quelques jours plus tôt, en voyant les soldats violer les domiciles, jeter au bas des lits femmes vieillards et enfants, et obliger tout le monde à s'allonger à même le sol ? Qu'est-ce que cela aurait signifié pour lui ?

— Pourquoi es-tu revenu ? lui-demanda La-Zineb. Je n'en demandais pas tant. Tu t'exposes gratuitement au danger. Je voulais seulement t'exhorter à l'oublier, je voulais t'annoncer entre autres, qu'elle ne t'attendait plus.

Il répliqua d'une voix ferme :

— Pourquoi ne l'as-tu pas retenue ? Tu ne l'aimais pas ! Tu l'as toujours détestée !

Il était blême à présent. Il grommela entre ses dents :

— J'irai n'importe où, m'entends-tu ! Je la retrouverai ! J'irai...

— Elle ne pense même pas à ses enfants. Dieu a jeté sa malédiction sur elle...

Mais enfin, reprit-il, soudain abattu par tous les souvenirs qui déferlaient sur lui, depuis quand s'est-elle éprise de cette liberté ?

— Depuis trois mois. Elle en parlait sans arrêt, nuit et jour...

— Ce n'est pas possible ! Tu t'es disputée avec elle ! Tu me mens et tu oses la condamner !

Mais ces derniers mots, Omar les prononça d'une voix moins assurée qu'il n'eût voulu.

La-Zineb regarda furtivement autour d'elle, fronça les sourcils, puis dénoua avec patience son foulard rouge usé, le jeta sur le matelas et s'allongea, anéantie, sur la natte, près de la meida où déjà étaient proprement étalées les victuailles du soir. Un lourd silence accumulé par la fatigue, l'angoisse et l'insécurité du lendemain, emplît la pièce. Omar était pâle, et sur son visage il y avait une espèce de sourire figé.

— Viens manger, lui jeta-t-elle.

— Je n'ai pas faim.

Elle parut si étonnée de la sécheresse avec laquelle il venait de répondre qu'elle tressaillit et se frappa la poitrine. Omar, pour ne pas entendre ses plaintes, cacha son visage dans ses mains. Farid, le plus jeune de ses enfants, engoncé dans une vieille couverture pleurait. Omar se rapprocha de lui, posa sur son épaule, un bras dur, protecteur. Il essaya de l'apaiser en lui fredonnant un air.

Mais l'enfant répétait :

— Maman... Je veux Maman...

— Elle reviendra, mon petit, murnvjra-t-il, sans y croire.

L'enfant se mit à brailler

— Elle reviendra demain. Elle est chez Lalla Yamina. Elle reviendra

c'est sûr...

Et ce fut dans ses propres yeux que les larmes affluèrent.

La pièce était pleine de cris, de froid et de départ. Le souffle de Farid s'apaisa peu à peu, mais chez Omar, l'angoisse demeurait, Il finit par empoigner son pardessus, sortit dans la cour et découvrit dans le silence du soir, au milieu des lumières ondulées des toitures, toute la splendeur des formes et des teintes de la nuit.

— Lathmas ! criait son cœur, que vais-je devenir sans toi ? Je t'apportais le fruit de mon travail et ta jeunesse divinisée m'a trahi...

Un éclat de lumière, venu de l'escalier, le tira de ses divagations. Quelqu'un descendait sur des talons rapides et durs.

— Houria ! s'écria-t-il, en sentant monter en lui des bouffées d'affection.

Elle se retourna, afficha un sourire suave, et le poussa discrètement du coude, tout cela dans un bruissement de soie.

— Tante Zineb m'a appris ton retour. Je suis arrivée ce matin mais je suis pressée. Nous nous verrons plus longuement demain, veux-tu ?

— Je ne savais pas que Si Mahieddine te laissait sortir seule la nuit.

— Tu n'as plus confiance en moi ? protesta-t-elle avec vivacité, et avant qu'il ne fût revenu de sa stupeur, elle tira le verrou et laissait derrière elle la porte close.

— Où vas-tu ?

Mais sa voix resta sans écho. Il la regarda s'éloigner avec un visage inexpressif. Lorsqu'elle disparut à l'entrée du village dans la faible brume qui montait de la source, il se leva, s'agrippa à la porte pour retomber inerte dans son labyrinthe de pensées et dans sa fatigue.

Le lendemain matin, Houria avait fini le ménage plus tôt qu'à l'ordinaire. Quand elle le croisa dans

le patio et qu'il la dévisagea d'un air soupçonneux, elle n'en fut pas surprise.

— Le temps est splendide, ne trouves-tu pas ? préjuda-t-elle d'une voix douce.

Et ils regardèrent ensemble, dans un silence de commande, les premières teintes de l'été sur les feuilles brunâtres des oliviers et, au-dessus de leurs têtes, la brume violette qui étouffait l'horizon dans un vrai ciel de théâtre.

Derrière eux, ils entendaient le bavardage des femmes et le bruit des cuillères heurtant les tasses, tandis que la Chebha, la mère de Houria, actionnait le soufflet et, faisant descendre les cendres blanches et les braises rouges autour du kanoun, suffoquait dans la fumée.

— Ce qui est fait, est fait, dit Omar d'un ton chargé de dépit.

Elle Se dévisagea timidement.

— Il faut réagir, Omar... la séparation est lourde, c'est évident. Mais la vie est ingrate.

Sur ces entrefaites, La-Zineb ouvrit la, fenêtre et se pencha à l'extérieur avec des gestes vifs comme pour conjurer le malheur. La cour maintenant était déserte ; il ne s'y trouvait plus qu'Omar et Houria, arrêtés dans l'ombre fraîche d'un figuier en fleurs. Se tournant vers sa mère, Omar lui fit signe de ne pas s'inquiéter. Cachée aux regards, elle se tint immobile et hargneuse derrière les persiennes.

— Tu l'aimais bien, toi, murmura Omar à l'adresse de Houria.

— C'est mon amie, ma cousine et je l'aime toujours Mais tu prends trop d'ombrage pour ces futilités et cela donne prise à de mauvaises opinions.

— Tu as le front, Houria de trouver cela futile ? Je vais prendre une décision, demain, aujourd'hui peut-être. J'aurais voulu éviter de mettre la poli... Je ne m'explique pas les jaisons de ce départ !

— Je te comprends, mais réfléchis bien tout de même. Tu, n'es pas seul. Ne précipite pas les choses. Si je le puis, je m'efforcerais de t'aider. Vois Malek (le frère aîné de Houria), vois Père ; eux peut-être pourront te guider dans tes

recherches. C'est à eux, un peu à moi aussi que tu te confiais quand tu étais plus jeune.

Omar se balançait sur ses jambes et, la fixant dans les yeux, respira profondément. Houria détourna la tête.

— Ecoute, reprit-elle, émue. Tu reviens de France. Nous ignorons tout de ce qui se passe là-bas. Ici, comme tu peux le constater, le climat n'est pas au jeu, mais à l'austérité. Elle n'a rien su de toi, sinon ce que tu disais dans les lettres et toutes semblables. Non que je prenne sa défense, mais je raisonne. Je ne te sermonne pas non plus. Tu as oublié la condition de la femme ici, sa réserve, son tact, sa discrétion. Certaines continuent de vivre comme par le passé, d'autres n'en pouvant plus d'attendre se sont révoltées, sont indifférentes à la joie. Les jeunes partent pour la France et la pénurie n'est souvent qu'un prétexte. Ils partent pour gagner de l'argent, mais au foyer, c'est l'angoisse, la misère, l'absence et toujours l'absence. La majorité des femmes sont de cet avis. Toi tu es un mari. Tu ne peux comprendre cela et moins encore l'admettre. La guerre nous a frustrées... On pousse difficilement la roue... Mais je suis d'avis que si elle t'aime, elle t'appartient toujours. Sois donc calme, patient...

— Il faut que je prévienne la police. Je veux la retrouver, je veux savoir avec qui elle est partie.

— Ne t'emballe pas si vite. Peut-être, en apprenant ton retour, prise de remords, reviendra-t-elle ?...

— Que veux-tu, dire ? Tu sais où elle se trouve ?

— Mais non, dit-elle, je voudrais simplement t'aider.

Il serra les poings.

— Ecoute-moi bien... Aussi vrai que je suis là, je jure... je jure...

Et, de ses mains jointes, il esquissa le geste sinistre d'étrangler quelqu'un, puis s'enfuit. Elle ne fit rien pour le rattraper.

Dans sa chambre, La Chebha, était allongée sur un sac de paille. Pas un bruit, seulement des voix confuses, puis des finales traînantes, des lamentations perdues qui provenaient de la chambre voisine. Houria,

à pas feutrés, se glissa dans la pénombre et, s'adossant à la porte contiguë à la cuisine commune, écouta. La voix grave de La-Zineb s'éleva, s'amplifia

— Elle n'est pas ici. Tu ne pourras la retrouver. Ne pense plus à elle, tu peux refaire ta vie. Regarde -les autour de toi, elles rêvent toutes en te voyant. Tu ne la retrouveras pas. Elle est partie. Elle a trahi notre sang, elle trouble mon sommeil, elle a souillé notre bonheur. Elle ne t'aimait pas. Comment peux-tu être aussi aveugle, buté ? Quel sort t'a-t-elle donc jeté ?

Houria éprouva l'envie de frapper à la porte ou de se pencher à la fenêtre afin de héler Omar, de lui dire... c'était plus qu'elle n'en pouvait supporter. Un profond découragement s'empara d'elle. Ses oreilles étaient pleines de son propre souffle et elle entendait Lathmas lui confesser :

— Mes enfants, Houria, ne les abandonne jamais, ma sœur, pardonne-moi, pardonne à ma fierté -il fallait ça pour nous en sortir... ça ne pouvait pas finir autrement je trouverai enfin l'apaisement.

Un chuchotement, à deux pas d'elle, vint la tirer de son impatience inquiète. Elle battit en retraite et se heurta à Si Mahieddine, son père.

— Que pouvais-tu bien faire là ? Tu as encore des idées noires ?

— Il va devenir fou, souffla-t-elle... la maison sent le malheur.

— Ah ! tu es une enfant !

La voix de La-Zineb s'éleva de nouveau, plus agressive.

— Je t'adjure de reprendre tes esprits. Elle est partie avec un homme, comprends-tu, un homme, comprends-tu, un homme. Il venait la chercher avec une voiture, j'ai observé le manège... Quand je lui demandais où elle allait, elle se contentait de me répondre : « Ne t'inquiète pas, mère. Ce n'est pas grâce à l'argent que mon mari envoie de Paris que nous pouvons manger de la viande une fois par mois. »

La voix d'Omar :

— Va au Diable !

Le reste se perdit dans des murmures confus. Omar s'était levé et avait claqué la porte.

8..... était un nœud ferroviaire sur la ligne Aïyer-Constantine et les sabotages des voies ferrées, presque quotidiens, faisaient le désespoir des gendarmes et des parachutistes qui opéraient dans la région. Omar ne trouvait depuis son retour que peu de repos dans son sommeil. Et dans la journée tout était déprimant : les lumières qui coulaient des portes ouvertes des cafés maures, les silhouettes massives des hommes qui apparaissaient au détour de chaque rue, les mendiants pêle-mêle et les aveugles qui avançaient nu pieds, couverts de hardes. A la fontaine, les jeunes filles couraient, se penchaient pour puiser l'eau et remontaient sans s'attarder, la joue jointe à l'amphore. Le soir, quand l'air tiédissait dans la vallée, B..... s'abandonnait tristement à la somnolence. Quand il faisait clair, on voyait se dessiner les formes des casques des gendarmes, de la SAS, on entendait leur arrivée intempestive, la foule païpïtait et le désarroi pénétrait les cœurs.

Vers deux heures du matin, cette nuit-là, les habitants furent éveillés par des cris, des bruits de pas qui martelaient les dalles des trottoirs, et des aboiements de mitraillettes. Les villageois, accoutumés à des attaques nocturnes avaient appris à distinguer le feu des frères, intermittent, lointain et sourd, du feu continu et sec des forces coloniales. Cette nuit-là, les coups partirent de l'intérieur du village. Omar sauta du lit, la tête lourde, les jambes molles. // alluma la lampe à gaz et se dirigea vers le fond du jardin.

— Omar ! cria La Chebha d'une voix que la peur rendait rauque, ne sors pas mon fils, ils vont tirer sur toi, ils vont te tuer ! Ne sors pas, mon fils ! Ce sont « eux ». Tu ne les connais pas, tu as toujours voulu les ignorer. Ils tirent au hasard !

La-Zineb, les cheveux en désordre, se traînait aux genoux de son fils en implorant Dieu.

— Le pays est en révolution, mon fils, ne sors pas reste tranquille avec les femmes. Si Mahieddine est sorti et cela suffit. Ne t'occupe pas de toutes ces affaires.

Il demeura un moment immobile, les bras mous puis se dégagea en la repoussant. Elles entendirent ses pas s'éloigner et ne virent plus de lui qu'une masse alourdie qui se fondait dans la nuit. Comme il regardait à travers la haie de roseaux, il lui sembla que quelqu'un, derrière lui, respirait lentement et murmurait dans un français teinté d'accent arabe. Il fit volte-face. La lumière de sa lampe éclaira Houria.

— Omar (sa voix était lourde d'émotion, inquiétante).
Comme ils sèment, ils récolteront.

La masse abondante de ses cheveux noirs accusait la pâleur de son teint, et des cernes profonds accentuaient la fièvre de ses yeux. A la voir si proche, si grave, il sentit monter en lui une détermination sans retour.

— Reste-là, Omar, mon frère (sa voix avait repris une tranquille gravité).

La mosquée, près de la place publique, renvoyait l'écho des salves. Derrière Omar, sous les arbres qui se découpaient dans le ciel, les maisons informes prenaient dans l'obscurité, une sorte de grandeur figée. Les chiens s'associaient à l'émoi général en hurlant dans la nuit. A chaque rafale, de gros oiseaux roulaient sur les toits et, avec un bruit sourd, s'affaissaient sur le sol. Les parachutistes, mitraillette en main, affluaient sur le sol, poussant du bout de leurs armes, vieillards, femmes, enfants qu'ils parquaient sous les escaliers de la mairie. Des hommes sortirent de la mosquée à plat ventre. Si Mahieddine en tête. Omar poussa un profond soupir : « La guerre ».

Une minute passa, puis trois..., puis cinq..., un déchirement fantastique, suivi d'un long silence, puis d'un deuxième crépitement... Lathmas, en armes, à la tête d'un groupe de moudjahidates, descendait la vallée, fendant avec énergie la foule, maintenant muette. Omar se retourna vers Houria.

— Lathmas..., dit-il, Lathmas... Des femmes, des femmes c'était donc ça ! C'est avec elles qu'elle est partie ! C'est à leur côté qu'elle s'est engagée !

— C'était donc ça, dit-il encore avec un sourire, avant de s'enfoncer dans la nuit.

Ahmed BENKAMLA est un élève du Lycée de Mascara. Il est né le 8 Décembre 1951 dans cette dernière ville où il fit également ses études primaires.

Ahmed BENKAMLA écrit beaucoup, en dehors de ses cours. C'est entre deux leçons apprises, nous dit-il, entre deux cours que j'écris.

Il nous a déjà adressé plusieurs de ses écrits. Nous lui publions aujourd'hui cette nouvelle, inspirée peut-être, mais marquée par la jeunesse et l'imagination de l'auteur.

Hocine des collines

par BENKAMLA Ahmed

IV!es pensées perplexes avaient guidé mes erre-ments
aux cœur de l'Ancienne Numidie.

C'est là que je rencontrai Hussein.

Hossein, c'était moi dans cette région. Ses yeux
marrons, c'étaient les miens, parfois grands ouverts sur
les choses, parfois las et résignés et tristes.

Nous nous cherchions, nous nous rejoignîmes, et nous
n'aurons été dissemblables que le temps éphémère d'être
inconnus l'un à l'autre.

Alors, tout le jour, tous les jours, nous allions
ensemble, marchant à quelques pas l'un de l'autre -mais
nous étions un tout, seul être.

Nous voyant, les gens ne comprenaient pas.

Et je disais à Hossein : « Ils sont perplexes, eux, les hommes durs que rien n'étonne, eux les hommes aux mains calleuses et gercées par la vie, eux les hommes qui n'avaient jamais considéré quelque chose-quelle qu'elle soit-autrement que comme banale et naturelle : eux les hommes et la Fatalité. »

Quand, le crépuscule s'installant lentement, sûrement, sur nous et sur les choses, ils revenaient du travail dans les champs, ils nous apercevaient, silencieux et calmes-sereins-assis sur un monticule de terre et le regard perdu au loin, fixant vaguement un point à l'horizon en train de noircir.

Et ils n'osaient pas nous adresser la parole, eux les hommes les plus hospitaliers, les plus rapidement familiers avec l'Etranger.

Parfois aussi, ils nous voyaient errer sur les collines, ils nous perdaient de vue-nous ne les perdions jamais de vue-pendant des jours, puis quand nous réapparissions, nous remenions avec nous la sensation de malaise et de gêne chez les paysans ; aucun d'eux ne pouvait percer le mystère qui nous entourait et nous enveloppait et nous isolait...

Car quand, sournois et avides, ils le voulaient (ils nous offraient des galettes d'orge et du "petit lait, ils nous questionnaient et observaient les moindres gestes que nous faisons en mangeant, avec un étonnement qu'ils ne cherchaient même pas à dissimuler), Hossein leur disait, avec le sérieux et la gravité d'un sage : Comme les fondations d'une maison détruite, je suis reste. »

Et ils ne comprenaient pas, et nous leur en voulions de ne pas comprendre.

Nous allâmes à Timgad, à Guelma.

L'« Athar » des Barbares flamboyait sous le soleil éclatant. Ces collones, ces arcs de pierre, ces monuments écrasés par les siècles, provoquèrent l'étonnement de Hossein.

Et il me demandait ce que c'était que tout cela. Je lui disais :

« Telle la femme soumise dans le corps de laquelle subsiste un liquide témoin de sa possession...

« Telle la terre vaincue, livrée sans défense aux Hordes barbares d'Attila, et après leur passage, l'herbe brûlée preuve éternelle de la soumission »...

« Tel l'arbre calciné, montrant son squelette comme pour dénoncer l'impitoyable foudre...
Hossein comprenait !...

Son regard devenait alors vague, il n'était plus avec moi : il était quelques années auparavant... et... sans qu'il en reprenne conscience, ses lèvres formaient les paroles des images qui défilaient dans son esprit...

« Je suis l'unique preuve du passage en ce monde de deux êtres qui ne sont plus : mon père et ma mère.

Je ne sais si je suis le fruit, l'« Athar », de leur plaisir ou d'un fait qu'ils considéraient comme banal, obligatoire, et au-delà duquel ils ne réfléchissaient point... »

Il se tut. Je repris :

« Combien de pieds barbares avaient foulé cette terre, Hossein, sans peur et sans pitié cette terre vulnérable, tout au long des siècles à la merci d'êtres voraces, de vautours cherchant de par le monde une proie sur laquelle s'abattre et plonger sans scrupules leurs griffes pointues... »

Comme tu peux le constater, Hossein, les pieds-plats de cette région, pitoyables, ayant remarqué qu'ils étaient toujours les premières victimes de ces interminables invasions, délaissèrent les plaines-sein gonflé de lait-pour les hauteurs arides et inhospitalières... Puis, après chaque passage de Barbares, Hossein, et il y en eut ! ils quittaient leur refuge pour aller se répandre en cris d'admiration, en cris étonnés, perplexes devant le grandiose « athar » que les Barbares, dédaigneusement, avaient laissé sur leur terre, leur Mère...

Il y eut la dernière invasion de Barbares, Hossein. Elle fut courte-affreuse, et tu en sais quelque chose-en considération de la durée des autres.

Ces barbares-là agirent à l'égard de la noble Numi-die-sein gonflé de lait, terre fertile, arbre garnis-comme avec haine, Hossein (mais pourquoi donc ? Quel est donc ce lien mystérieux qui nous unit et la

justifierait ?) leur « Athar » à eux en cette terre le prouvait : la fierté des pieds-plats, leur admiration naïve devant les colonnes flamboyantes sous le soleil, celles de Timgad que tu vois, Hossein, cette fierté disparut pour laisser la place à la peur et à l'horreur, quand les pieds-plats commenceront à voir de temps à autre un des leurs sauter sur une mine (déchiqueté par la Haine) abandonnée là par les barbares comme pour compenser le fait de n'avoir pas brûlé - ou pas assez - la terre - et l'herbe n'aurait plus poussé.

Hossein m'écoutait avec une attention aiguë.

Quand il entendit ces derniers mots, de nouveau son regard fixa au loin un objet invisible et, de nouveau, des sons sortirent de sa bouche, et il me semblait qu'il n'y prenait point garde...

Ce fut par une nuit noire - et il y avait le tonnerre, et il y avait la pluie, la foudre, le vent, qui ne parvenaient pas à couvrir la clameur des êtres dans l'agonie - que mon père et ma mère arrivèrent au bout de leur passage en ce monde.

Le lendemain, c'est comme si j'étais né une seconde fois : je fus alors le fils de la violence, et je le reste.

... Le bruit de la nature déchaînée nous empêcha d'entendre le bruit des moteurs, des cris des soldats-tu sais, ces hommes sanglés de cuir et de fer, dont la couleur des yeux est celle du métal dont est fait leur cœur.

Et nous n'entendîmes pas cogner à la porte de notre gourbi, qui se détacha brusquement de ses gongs, sous le regard horrifié de ma mère.

Ils entrèrent les Vandales.

Ils rugissaient, ils criaient, hurlaient, saccagèrent tout - pétrole avec semoule, charbon avec sucre. L'un d'eux, qui n'avait qu'un pistolet et une grenade aux hanches, frappa mon père ; d'autres se penché rent vers ma mère, qui poussait des hurlements d'effroi.

Puis ils emmenèrent mon père. Ma mère redoubla de violence dans ses cris désespérés.

Je criais : « B'ba ! »

Alors, ma mère, m'ayant sans doute oublié, sortit de la maison sous la pluie et le grondement du tonnerre.

J'avais peur du vent qui mugissait, peur de la nuit noire, peur des cris de ma mère qui retentissaient sinistrement, enfin, peur de ces moments affreux : je ne la suivis pas, et je restai à pleurer et à sangloter dans notre gourbi ; puis, sans que je m'en aperçoive, le sommeil me gagna.

Le lendemain matin, il n'y avait ni pluie ni vent ni tonnerre. Je me réveillai et je me trouvai au milieu des lamentations des femmes du douar - les lamentations de désespoir après les saccagements de la Nuit.

Quand je vois une vallée, je me dis, sûr de moi : « !! y a longtemps, une rivière a coulé là... »

Hossein pointa son doigt vers Timgad et me demanda :

« Qui est-ce qui a bâti tout ça ? »

— Des Vandales, appelés Romains-Vandales parmi Ses Vandales qui ont foulé de leurs pieds impurs le Sol de l'Algérie.

« Pourquoi ? »

— Pour que, eux étant partis, le Sol de l'Algérie conserve quand même la preuve de leur présence passée.

Hossein me demanda :

«< Pourquoi donc tous ces Vandales tiennent-ils tant à venir chez nous et à y laisser leurs traces ? Sommes-nous donc des aimants, sont-ils de la limaille de fer ? »

je lui pariai alors de la Nedjma.

« Je ne sais pas pourquoi, on lui a donné pour nom « Nedjma », peut-être parce qu'elle rappelle, par sa constitution, l'étoile à cinq branches... »

Comme toutes les femmes, elle a connu l'épreuve de la soumission, le moment crucial, suprême, d'appartenir : humilité ! Comme la plupart d'entre elles, Nedjma fut infidèle. Elle a voulu être fidèle, Hossein, je ne dis pas non, mais, je ne sais pas, quelque chose en elle attirait toujours les convoitises des maies en rut.

Et, chacun d'eux, je crois qu'ils furent cinq à ce jour, ne pouvait échapper à la tentation de laisser

quelque chose de lui dans le corps de Nedjma, dans son âme : et ils furent inégaux dans leur « Athar »...

Je persuadai un jour Hossein de m'accompagner à Batna. Et il fit des découvertes ce jour-là, Hossein ! Avec perplexité et tristesse.

On lui avait fait savoir depuis longtemps - et it n'avait pas mis de difficulté à l'admettre - que les « roumis » étaient partis - à jamais !

Il crut ce jour-là-il me dit plus tard qu'il avait ressenti dans son cœur comme la piqûre d'un dard-il crut que les « gaouris » étaient toujours là, qu'ils n'avaient jamais quitté le pays : les gens que nous croisions dans les rues étaient habillés comme les « roumis », ils parlaient comme les « roumis », les inscriptions étaient faites comme dans le temps des « roumis » : mais alors, s'exclama Hossein, mais alors, « ils » sont encore là, « ils » ne sont pas partis : puisque leurs « Choses » sont encore là !!!

Insatisfaits de l'intensité et de la réalité du poids qu'ils faisaient peser sur le dos voûté de nos pères, il a été dans leur intention - disciples de Mephistophelès de faire connaître à ceux qui ne l'ont pas connu, l'horreur de la soumission.

Hossein ne m'écoute plus.

Hossein n'est plus.

Son destin, inexorablement, l'a attiré, et me l'a arraché.

La mine traîtreusement enfouie sous le sable - « ils » voulaient que leur passage soit réel et ne soit pas si vite oublié - l'a déchiqueté, aux confins de l'Ancienne Numidie.

LE LEVER DU CREPUSCULE

2ème partie (*)

par A. DJAICHE

Onze *ans* après ces terribles événements, qui ont marqué un nouvel épisode de notre lutte, en l'an 1956, quelque part dans le bec du canal, aux environs de la frontière tunisienne, un batallon de l'armée Algérienne, commandé par Si Mohamed, se préparait à lever le camp pour rallier et renforcer fa base de l'Est, muni d'une cargaison d'armes et de munitions.

Le commandant avait convoqué son état-major pour mettre au point les détails concernant cette opération. Tous les chefs s'étaient réunis. Outre le commandant, il y avait Si Slimane, lieutenant militaire, Si Mostapha lieutenant, attaché aux renseignements et aux liaisons. Si Saâd, lieutenant politique et Si Smaïl, lieutenant et chef de commandos. Au milieu de ce groupe, était étalée une grande carte. Le commandant prit la parole :

— Chers frères, fit-il, comme convenu, notre objectif est d'atteindre les djebels Béni-Salah, siège du quartier général de notre base de l'Est, qui se trouve située ici.

Et en se penchant légèrement, il désigna un point sur la carte. Tous les officiers présents suivaient attentivement les explications du commandant :

— Pour arriver à destination, poursuivit-il, notre tâche ne sera pas aisée, car il nous faut parcourir beaucoup de chemin en une seule nuit pour être hors de danger et rejoindre les abords immédiats des djebels contrôlés par les nôtres. L'ennemi, ajouta-t-il, peut se trouver partout sur notre route ; en plus, il possède deux importants postes de garde placés juste sur le chemin le moins dangereux pour nous.

Et d'un geste, il désigna deux croix, pour leur indiquer l'emplacement des deux postes.

— Plus loin, se trouve l'un de leurs grands campements ;

Notre effectif composé de quatre cent cinquante hommes doit arriver sain et sauf à la base et les munitions doivent être préservées.

Il s'adressa alors au lieutenant Smaïl :

— Lieutenant, vous allez partir sur le champ avec vos hommes. Votre mission consiste d'abord à maîtriser les deux postes de garde, et à détruire les radios ; par la suite vous aurez à faire une diversion en attaquant le camp ennemi qui sera le dernier obstacle à notre traversée ; je vous donnerai pour cela toutes les indications nécessaires quand on vous aura rejoint. Je compte sur vous, lieutenant, pour que tout se passe sans bruit ; évitez les coups de feu, en attaquant à l'arme blanche ; je vous donne une heure pour accomplir cette première mission.

Puis en regardant sa montre il ajouta :

— Il est exactement 17 h. 27 minutes ; dans une heure nous lèverons le camp derrière vous. Réglez votre montre sur la mienne et partez ; que Dieu soit avec vous ! :

— A vos ordres mon commandant, fit le chef de commandos qui, après avoir réglé sa montre, se retira.

Non loin de là quelques soldats du camp discutaient entre eux ; lorsqu'ils virent passer le lieutenant Smaïl, l'un deux chuchota à l'un de ses compagnons :

— J'aurais tant souhaité faire partie du groupe

de commandos qu'on a surnommé « les guerriers de l'ombre ». Cette patrouille, qui à chaque mission fait des prodiges, est la fierté du bataillon. Partout où la bataille fait rage, les commandos désorientent l'ennemi en lui portant des coups mortels.

Il se tut lorsque le lieutenant revint avec ses hommes.

De nouveau parmi ses hommes, Si Smaïl consulta la carte et donna à chacun des explications sur la mission qui les attendait :

— Notre premier objectif, fit-il, est de maîtriser d'abord les deux postes de garde qui se trouvent sur notre chemin ; ensuite nous devons attaquer du côté opposé un camp ennemi qui se trouve un peu plus loin et essayer d'attirer sur nous toutes les forces ennemis, de façon à permettre à notre bataillon de poursuivre sa route sans crainte d'un accrochage.

Tous les commandos suivirent attentivement les explications de leur chef. Celui-ci, après avoir fini, donna le signal du départ. La patrouille, composée de onze hommes, sortit du camp en colonne par un.

Le lieutenant Smaïl qui marchait en tête de la colonne était un homme jeune et solidement bâti. Son regard dur et perçant était celui d'un homme habitué à commander. De temps à autre, il jetait un regard sur sa patrouille qui suivait derrière lui.

Son suivant immédiat, Si Boudjemaâ, était long et sec. Son visage calme et tranquille pouvait tromper celui qui ne le connaissait pas. Puis venait Si Ahmed, âgé d'une quarantaine d'années, avec ses cheveux grisonnants. Il était le vétéran de la patrouille.

Si Saïd, d'un âge moyen, semblait toujours en alerte. Il avait la manie de scruter dans toutes les directions.

Si Hacène était plutôt chétif, son visage était marqué par une grande cicatrice, souvenir d'une précédente expédition.

Si Hamida, bien que petit de taille, avait des poings énormes, les épaules trapues. On sentait une grande force se dégager de lui.

Si Kaddour, d'une taille moyenne, le visage énergique, avait un front de bagareur.

Si Bachir était grand, d'une taille peu commune ; il était solide comme un roc.

Si Salah n'avait rien à envier à son compagnon. Son corps musclé donnait une impression de puissance.

Si AN, avec sa figure osseuse, son long nez aquilin et sa moustache en brosse très fournie avait plutôt l'air d'un paisible citoyen que celui d'un guerrier.

Si El-Hadi qui fermait la marche était un peu gros ; il avait une figure ronde et joufflue. Ses petits yeux noirs brillaient et lançaient parfois des éclairs.

Une demi-heure après avoir quitté le camp, les commandos avançaient sur un chemin rendu glissant et boueux par la pluie ; un épais brouillard s'étalait devant eux.

Pendant leur traversée, ils eurent deux alertes qui les obligèrent à se dissimuler dans les fourrés à l'écart du sentier.

La première fois, il s'agissait d'un avion de reconnaissance qui passait à basse altitude.

La deuxième alerte fut le passage d'une patrouille ennemie qui transportait un gros émetteur-radio dans l'antenne était déployée.

Après cette chaude alerte les commandos sortirent des fourrés et reprirent leur marche.

Parfois on voyait luire les mitrailleuses suspendues à leur cou. En contournant un petit ravin, ils virent revenir vers eux le commando envoyé en éclaireur :

— Mon lieutenant, annonça t-il, le premier poste de garde est en vue.

Après en avoir reçu l'ordre, tous hâtèrent le pas.

En arrivant, ils trouvèrent un barrage de barbelés qui entourait le poste de garde composé de deux petits baraquements ; au milieu, se dressait un mirador où étaient installées deux mitrailleuses.

Le lieutenant fit alors rassembler ses hommes, il désigna deux d'entre eux, Si Ahmed et Si AN, en leur demandant de retirer de leurs sacs deux petites pelles et de les entourer avec des bandes de chiffons :

— H se pourrait que ce barrage soit électrifié, expliqua-t-il, et qu'on soit obligé de creuser une brèche sans faire de bruit. Attendons-nous aussi à trouver au delà de ce barrage un sol miné, il nous faut donc agir avec prudence, et ne faire aucune fausse manœuvre qui puisse nous signaler à nos ennemis.

Les commandos qui suivaient attentivement les conseils et les explications de leur chef le virent ensuite retirer de son sac deux petits piquets en bois qu'il distribua aux frères Si Salah et Si Kaddour en leur expliquant qu'une fois les fils barbelés coupés, et la brèche ouverte, il devraient soulever les fils inférieurs au fur et à mesure que leurs compagnons avanceraient sous le réseau.

Après ces explications précises et détaillées, il s'attaqua aux fils du barrage. Puis, il fit signe aux deux commandos de soulever les fils.

Le premier, le lieutenant, commença à avancer en rampant sous le réseau, en déroulant derrière lui le fil de repère qu'il avait eu soin d'attacher auparavant à un piquet à l'extérieur des barbelés, tous les commandos se mirent à suivre en progressant derrière leur chef.

Mètre par mètre, ils réussirent en peu de temps à franchir ce premier obstacle et à déboucher sans encombre de l'autre côté. Le lieutenant fit alors regrouper ses hommes et leur annonça :

— Chers frères, nous allons opérer de la même façon que par le passé pour traverser un terrain miné. Entre chacun de nous, il faut laisser un mètre d'intervalle, et redoubler de prudence.

Il tira ensuite de son gousset son poignard et s'allongea au sol. Il appela Si Boudjemaâ à qui il confia la bobine de fil, pour la dérouler derrière eux, puis il commença, toujours en rampant, à explorer pouce par pouce en enfonçant sa lame dans la terre. Soudain, et après avoir parcouru une dizaine de mètres, il rencontra une résistance ; aussitôt il leva le bras pour faire signe à tous les hommes derrière lui de s'arrêter, puis il commença à creuser tout autour de cette première bombe pour la dégager.

Après avoir réussi cette opération, il se prépara avec une grande précaution à la retirer. Quelques

gouttes de sueur tombèrent sur sa main pendant qu'il ramenait à lui l'engin, où en voyait poindre au milieu une tige pointue. Il prit ensuite une petite pince et se mit prudemment à dévisser le détonateur. Après l'avoir enlevé, il creusa un trou et enfouit la bombe devenue alors inoffensive. Puis en faisant signe, il se mit à progresser, suivi de ses hommes. Le trajet pour sortir de la zone minée avait duré une trentaine de minutes, mais entre-temps, une demi-douzaine de mines avaient été rendues inoffensives. Toujours en rampant, les commandos progressaient maintenant vers les baraquements de l'ennemi, situés encore à quelques dizaines de mètres de là. Peu après, le lieutenant désigna Si Bachir et Si Saïd pour maîtriser les deux gars du mirador en ayant recours à l'arme blanche.

Puis en s'adressant au reste de ses hommes, il ajouta :

— Quant à nous, nous allons nous diviser en deux groupes et agir prudemment pour éliminer d'abord les gardes qui peuvent se trouver sur notre chemin, ensuite, nous attaquerons tous ensemble.

Il désigna Si Boudjemaâ et trois autres hommes pour former le premier groupe. Après leur avoir donné l'ordre de partir vers le premier baraquement, le Lieutenant entraîna derrière lui le reste des hommes. Ayant fait une vingtaine de pas, il s'arrêta brusquement, les sens en alerte. A peu de distance de lui, il aperçut une silhouette sombre et immobile qui se tenait en face d'eux : on voyait luire parfois les reflets métalliques de l'arme automatique accrochée sous le bras droit de l'homme ; aussitôt, le Lieutenant fit signe à ses hommes de ne plus bouger puis il partit en direction de cette première sentinelle qu'il rencontrait.

Après avoir fait un large crochet qui l'amena à quelques pas derrière le soldat, il s'avança vers lui silencieusement avec des mouvements sûrs et précis, puis dans une détente prodigieuse, il bondit sur lui comme un tigre sur sa proie. L'homme se sentit pris à la gorge, et quelque chose de dur lui perça le cœur. Sans un cri, il tomba à terre.

Le chef fit signe à ses hommes de le rejoindre ; il leur désigna le deuxième baraquement.

En avançant vers leur objectif, ils mirent hors d'état de nuire toutes les sentinelles qu'ils trouvèrent sur leur chemin.

On entendait un peu partout des cris étouffés. A mesure qu'ils se sentaient approcher du moment de l'action, une sorte d'état second s'emparait d'eux et donnait à tous leurs mouvements une grande souplesse.

Si Smaïl qui marchait en tête était fier du comportement de ses hommes. En face du danger, sa patrouille formait un bloc aussi dur que du granit.

Les baraquements furent pris d'assaut et tous les soldats ennemis furent abattus avant de deviner ce qui leur arrivait, deux hommes seulement furent épargnés afin de pouvoir fournir quelques renseignements. Après avoir réuni de nouveau tous ses hommes, le lieutenant marcha vers les deux prisonniers ligotés sur des chaises ; il se planta devant eux et se mit à les observer. Son visage demeurait impénétrable, de sorte qu'on se demandait quelles pouvaient bien être ses pensées.

Il leur annonça d'une voix grave :

— Vous vous doutez un peu, soldats, pourquoi on vous a laissés en vie ?

Un des deux prisonniers, celui qui paraissait le plus âgé, releva aussitôt le visage et crânement répondit :

— Si vous croyez nous faire peur, vous perdez votre temps, nous savons que notre sort est déjà réglé d'avance, et que nous ne devons attendre aucune pitié de votre part.

— J'admire votre courage, soldat, lui répliqua le chef des commandos. Quant à la pitié, je puis vous répondre ceci : Qui en a eu pour nous ?

Après un moment de méditation, il ajouta :

— Nous pourrions peut-être vous laisser la vie sauve à condition que vous nous renseigniez sur tous les mouvements et emplacements de vos troupes qui se trouvent dans certaines régions que nous devons traverser cette nuit.

Il déplia ensuite devant eux une grande carte. Le même prisonnier toujours répliqua :

— Je suis fort surpris que vous redoutiez à présent les accrochages.

Avec un léger sourire, Si smaïl lui répondit :

— Ce ne sont guère les accrochages que nous redoutons, mais nous devons éviter tout combat, sauf si c'est nécessaire ; maintenant dites-moi si vous consentez de votre plein gré à nous donner les renseignements demandés, sinon on saura vous délier la langue par tous les moyens. Ensuite, comme vous l'avez si bien dit, votre sort sera réglé.

— Je ne suis pas un traître, fit le prisonnier, et mon compagnon non plus. Peut-être aurons nous la vie sauve comme vous l'avez promis, mais à quel prix devons-nous la payer ? Notre réponse est non.

Le lieutenant le fixa, une lueur railleuse dans les yeux :

— Nous mettrons votre courage à l'épreuve plus tard, fit-il, tout en étudiant cet adversaire dont il savait déjà qu'il ne tirerait rien. Libre à vous, soldats, reprit-il, de jouer les héros bien que le moment et la cause soient mal choisis.

Après cet interrogatoire, le lieutenant s'adressa à Si Boudjemaa en lui recommandant d'aller au devant du bataillon et de faire suivre à tous les soldats le fil placé comme repère sur le terrain déminé.

— Quant à vous Si Ahmed, fit-il, en se tournant vers celui-ci, vous allez rester auprès des prisonniers pendant que nous organisons une fouille, et que nous détruisons les radios. J'espère trouver quelques documents révélateurs que nous pourrions exploiter plus tard.

Puis, pendant que les deux hommes exécutaient les ordres qui leur étaient donnés, on commença la fouille qui, après un moment, ne donna rien. Peu de temps après, le commandant Si Mohamed accompagné des officiers fit son apparition dans le baraquement où se trouvait la patrouille des commandos. Le lieutenant s'avança et désigna les deux prisonniers ;

— Ils n'ont rien voulu dire pour le moment, mon commandant.

Si Mohamed se tourna alors vers les deux soldats français et donna aussitôt l'ordre à Si Slimane de s'occuper d'eux.

Le commandant fit à nouveau réunir son état-major

pour faire le point. Tous les officiers présents étaient satisfaits des premiers résultats obtenus par les commandos. Après avoir consulté la carte, Si Mohamed annonça :

— Si tout se présente bien dans les heures qui viennent, demain au lever du jour nous serons à proximité de notre base.

Entre temps, Si Slimane qui s'était absenté pour l'interrogatoire des deux prisonniers, était de retour.

— Mon commandant, annonça-t-il, un des deux soldats français, le plus jeune, à parlé. Tout le long du chemin, nous n'avons rien à redouter de l'ennemi, si ce n'est la zone où est implanté le camp qui se trouve au nord des montagnes surplombant la ville de la Galle (El-Kalla) :

— Bon, c'est très bien, lieutenant vous pouvez prendre place.

Puis en s'adressant à Si Smaïl :

— Lieutenant, fit-il, en vous félicitant, avec vos hommes du travail que vous avez fait ce soir, je tiens encore à vous signaler que le plus grand danger qui nous reste provient du camp que vous allez attaquer en dernier avec votre habileté coutumière et votre sang-froid ; vous ferez en sorte que toutes les forces de l'ennemi soient concentrées sur vous, cette diversion nous aidera à traverser tranquillement la zone dangereuse et nous évitera de rencontrer des patrouilles ennemies. Attendez notre signal avant d'attaquer. Vous n'ignorez certainement pas que vous allez affronter un ennemi supérieur en nombre et mieux équipé ; vos seuls alliés seront la nuit, et la rapidité des opérations. Après l'attaque, poursuivit-il, il faut vous employer à fond pour semer vos poursuivants avant le lever du jour et nous rejoindre ici. Il porta un doigt sur un point de la carte qu'il avait pris soin d'étaler devant eux. Ah, un dernier détail : Faites votre possible pour faire sauter le dépôt de munitions qui doit se trouver d'après les aveux du prisonnier dans la partie sud du camp.

Consultant sa montre, il ajouta :

— Vous n'avez que peu de temps devant vous pour accomplir ces deux missions. Partez et que Dieu soit avec vous, encore une fois.

Le lieutenant Smaïl qui marchait depuis quelque temps en tête de sa patrouille fit activer le pas à tous ses hommes ; après une course folle qui dura plus d'une heure, ils arrivèrent en vue du deuxième poste de garde. Ils procédèrent de la même façon que lors de la prise du premier poste. L'ennemi fut maîtrisé par surprise, et en peu de temps les commandos étaient à nouveau maîtres de la place.

Le lieutenant sans attendre plus longtemps entraîna derrière lui ses hommes pour accomplir leur troisième et périlleuse mission.

Peu de temps après, ils arrivèrent au sommet d'une grande colline qui surplombait toute la vallée.

De ce promontoire naturel, ils purent apercevoir, en contrebas, les lumières du camp ennemi qui se composait de sept baraquements, d'un dépôt de munitions et de deux miradors où étaient installés des projecteurs qui balayaient tout le secteur de leurs faisceaux lumineux. Après une halte qui dura une demi-heure, le signal du passage du bataillon commandé par Si Mohamed était reçu.

Le lieutenant Smaïl rassembla ses hommes, son regard se promena de droite à gauche sur le camp ; quelques minutes lui suffirent pour choisir l'endroit de leur attaque ; son plan mûrement fixé dans sa tête, il entraîna tous ses hommes derrière lui.

En approchant du camp, le lieutenant donna ses dernières instructions :

— Si Hamida et vous Si Kaddour, fit-il, vous allez disposer vos mitrailleuses à l'abri de ces roches que vous voyez devant vous, de façon à tenir sous votre feu, après l'attaque, tous nos poursuivants immédiats.

En se tournant vers le reste de ses soldats, il ajouta :

— Quant à nous, notre premier objectif sera d'abord de pénétrer dans le périmètre défensif de l'ennemi et d'arriver jusqu'au dépôt de munitions qu'on doit faire sauter ; ensuite nous nous replierons en lançant nos grenades sur les baraquements militaires se trouvant sur notre passage ; n'oubliez pas surtout que l'effet de surprise passé, nous serons exposés à un mitraillage intense et meurtrier ; tous les feux ennemis se dirigeront sur nous, et c'est à

ce moment-là que nous devons compter sur notre rapidité pour être hors de leur portée, sans pour cela décrocher définitivement, car notre plan consiste surtout à les attirer derrière nous pour laisser le champ libre à nos soldats qui pourront suivre leur chemin sans danger.

Le Lieutenant fit alors partager son groupe en deux :

— Vous, Si Boudjemaa, dit-il, avec Si Ahmed, Si Saïd et Si Hacène, vous allez progresser à notre gauche pour nous couvrir.

Ils avancèrent ensuite vers les barbelés où quelques minutes après, deux brèches furent ouvertes. Les uns derrière les autres, ils se glissèrent à l'intérieur du camp. Un peu plus loin, deux sentinelles se présentèrent à eux ; elles furent en quelques instants mises hors de combat. Le lieutenant et Si-El-Hadi se penchèrent sur leurs victimes, et entreprirent de les dévêtir de leur uniformes qu'ils enfilèrent à leur tour avec hâte. Les commandos derrière eux suivaient avec attention tous les mouvements de leurs compagnons.

Le lieutenant fit signe à ses hommes de les suivre prudemment, puis les deux hommes habillés d'uniformes ennemis, avancèrent à découvert, en se dirigeant vers le dépôt de munitions dont ils connaissaient l'emplacement, d'après des indications fournies par le commandant. De temps à autre, leur chemin était balayé par le faisceau lumineux d'un projecteur ; arrivé à proximité de leur objectif, ils entendirent une voix s'élever :

— Qui va là ?

Mais avant que la sentinelle eût fini sa phrase, une ombre surgit, et bondit sur elle. Un reflet brilla sur la lame avant qu'elle ne s'enfonçât dans la poitrine de l'homme. Il tomba foudroyé.

Les commandos se hâtèrent aussitôt de faire disparaître le corps, et quand la lumière du projecteur passa à nouveau, elle ne trouva que le soldat en garde. Le lieutenant envoya ensuite deux commandos en direction des projecteurs.

Quelques minutes plus tard, on vit deux corps dégringoler du mirador ; Si Smaïl fit signe à Si Ali,

qui transportait dans son sac les charges de dynamite. Ensemble, ils forcèrent la porte du dépôt où ils s'engouffrèrent précipitamment. Tous les commandos à l'extérieur restèrent à l'affût. Quelques minutes plus tard, on vit réapparaître le lieutenant et son compagnon traînant derrière eux une longue mèche.

Arrivé à une certaine distance de ses hommes, le lieutenant leur fit signe de se préparer à battre en retraite, puis il alluma la mèche et attendit quelques instants en suivant des yeux la flamme qui, en grésillant, s'acheminait sûrement et lentement dans la bonne direction. Ensuite, il donna l'ordre de foncer vers la sortie. En courant, chacun jeta une grenade sur les baraquements. En explosant, elles firent des ravages parmi les ennemis ; mais avant d'atteindre les deux brèches, tous les commandos furent soufflés et jetés à terre, par une déflagration terrible qui ébranla l'atmosphère ; le dépôt de munitions venait de sauter.

En se relevant, les commandos purent franchir les barbelés sans mal. Ils avaient à peine parcouru quelques mètres en dehors que, derrière eux, commençait déjà le crépitement des mitrailleuses.

Aussitôt les deux commandos qui s'étaient embusqués pour couvrir leurs compagnons ouvrirent le feu à leur tour, balayant tous ceux qui bougeaient dans le camp ennemi.

De tous les côtés des milliers de balles commencèrent à pleuvoir sur les commandos ; des projecteurs s'allumèrent et partout on entendait des voix qui hurlaient des ordres.

Les commandos s'enfoncèrent ensuite dans la nuit, en ayant soin d'attirer derrière eux leurs poursuivants ; un peu plus loin, ils eurent la satisfaction d'entendre les bruits des pas des soldats ennemis qui étaient sur leurs traces.

Après une course dans les bois qui dura une demi-heure, le lieutenant Smaïl dressa une embuscade ; beaucoup de soldats ennemis apparurent en grand nombre, quelques rafales les accueillirent à bout portant. La riposte fut très vive et aussitôt un feu

nourri fut ouvert en direction des commandos, les balles sifflèrent de tous les côtés.

Le lieutenant Smaïl ordonna alors d'attaquer à la grenade quelques groupes de soldats téméraires qui venaient d'apparaître ; ensuite il fit signe à ses hommes de se replier.

Sous une pluie diluvienne, la poursuite dura une partie de la nuit. Avant l'aube et aidés par une brume très épaisse, le lieutenant Smaïl et ses hommes disparurent devant leurs poursuivants.

Par des chemins détournés, ils rejoignirent au lever du jour le gros du bataillon qui stationnait sur le lieu du rendez-vous.

— Mission accomplie, mon commandant, fit le lieutenant Smaïl en se présentant devant Si Mohamed.

— Pas de manquants, fit celui-ci en jetant un regard circulaire sur les dix hommes qui formaient la patrouille de commandos. Bon, c'est très bien Lieutenant, je vous félicite vous et vos hommes pour avoir mené à bien cette mission.

Quelques heures plus tard tous les soldats rejoignirent la base sains et saufs et les cargaisons d'armes étaient arrivées à destination.

Peu après, le lieutenant Smaïl, debout et adossé contre un arbre l'air méditatif, le regard au loin, passa en revue les événements qui l'avaient marqué depuis le jour où, enfant, il avait eu pour compagnon Si Maâmar, l'homme qui lui sauva la vie ; il revit aussi les combats héroïques de Si Chérif avec ses hommes, et combien de chemin il avait parcouru depuis son entrée dans la clandestinité, où peu après il était devenu un grand militant ; il évoqua ensuite le grand jour où il rejoignit les frères combattants, dans les djebels, où enfin il put lutter à visage découvert. Le sentiment qui l'y poussa fut d'abord une fidélité à son pays, et ensuite un hommage rendu à la mémoire de tous les frères martyrs du 8 Mai 1945.

LA MINUTE DU DESTIN

par Abderrahmane MADOU
traduction de A. MAZOUNI

Abderrahmane MADOU est né à El Eulma dans la Wilaya de Sétif, où il a fait ses études primaires. Il n'a pu terminer ses études secondaires à Constantine en raison de son activité patriotique, malgré son jeune âge.

Il continua cependant sa formation autodidacte. Son œuvre consiste à dévoiler les méfaits colonialistes et à imprimer l'âme nationaliste chez les citoyens algériens.

Certains de ses écrits qui n'ont pas été édités, datent d'avant 1954.

La nouvelle « LA MINUTE DU DESTIN » que nous publions dans ce numéro est écrite en 1953.

La lettre était dans sa poche...

Pour la première fois de sa vie, une lettre lui était expédiée à son nom. Aussi était-il heureux et fier mais il était également inquiet et rempli de crainte. Les plis de cette lettre contenaient un mystère qui se résoudrait bientôt. Quelle surprise lui réservaient-ils. Heureuse ou malheureuse ?

Cette enveloppe avait accaparé ses pensées comme un puissant pôle d'attraction ne laissant rien lui échapper. Elle alourdissait son flanc droit et rendait sa marche malaisée comme le jour où il découvrit un petit serpent dans sa poche. Il n'avait cessé alors de tâter sa poche pour s'assurer de la présence de la bête. Mais il en avait peur et craignait de le jeter. Il avait poursuivi sa marche ainsi gêné et terrorisé jusqu'à ce que sa mère le débarrassât du serpent.

Aujourd'hui, il s'agissait d'une lettre, il ne faisait pas un pas sans la tâter comme pour se reconforter à l'entendre se froisser. Après quelques minutes, il l'extrayait pour la regarder et détailler ces lignes étranges et fantasques formant son nom : Bachir Ben Aïssa.

Où est son prénom Bachir dans tout cela ?

Le cafetier lui avait dit que cette lettre était arrivée depuis 8 ou 9 jours.

Ça faisait 8 ou 9 jours qu'elle était là, à l'attendre, en silence.

Une chose était sûre. Sans la présence de son cousin maternel Yahia Ben Ammar au café lorsque le tenancier demanda à ses clients s'ils le connaissaient, l'existence de cette lettre lui serait restée inconnue. La lettre aurait été gardée en dépôt Dieu sait jusqu'à quand.

ô stupeur ! Pour la première fois, un fait étrange et confus pénètre le cours de sa vie. Il était là au café, muet si bien qu'il ne l'avait pas senti et que sa vie n'en avait pas été impressionnée. Celle-ci avait continué son train-train ces 8 ou 9 jours comme si rien ne s'était produit.

Quoiqu'il en soit, il devait trouver quelqu'un pour lui lire cette lettre. Son cousin lui avait parlé de ces écrivains publics installés à l'entrée des bureaux de poste en quête de ceux qui ne savent ni lire, ni écrire. Mais il ne pouvait s'adresser à l'un d'entre eux : il ne possédait pas plus d'un franc et craignait qu'on lui demandât plus que ce qu'il avait. 1! risquait un scandale ou des ennuis.

Comment ces lecteurs pouvaient-ils distinguer entre ces lignes entelacées sans s'empêtrer. Ils devaient sûrement avoir une intelligence exceptionnelle pour s'adonner à ce métier facile et lucratif. Quant à lui, il ne pouvait retenir toutes ces lignes. Oui, depuis sa naissance, il n'était jamais entré dans une école ou une mosquée. Et pourtant, il était convaincu qu'il n'y aurait jamais appris une lettre de l'alphabet. Il n'était sûrement pas le cheikh Zouachi qui avait passé sa vie à étudier et à apprendre par cœur le Koran. Le cheikh était un savant, un incomparable savant. Nul doute que c'était lui qui avait

écrit cette lettre sous la dictée de son père. Personne d'autre au douar ne savait comme lui l'arabe.

Pour quelle raison son père avait-il envoyé cette lettre ?

Il l'avait laissé en bonne santé, plein de reconnaissance envers Dieu. A son départ sa mère aussi jouissait d'une excellente santé tout comme ses proches. Que s'était-il donc passé depuis là-bas ?

Un événement heureux ou malheureux ?

A Dieu ne plaise qu'un malheur soit survenu ?

Bachir marchait tête penchée, perdu en conjectures livré à des pensées fugitives. C'était un jeune homme d'une vingtaine d'années, brun, aux pommettes sail-lates et aux joues creuses. Les yeux fatigués trahissaient le manque de sommeil. Ses vêtements étaient élimés. Ainsi était Bachir.

Il s'arrêta soudain hésitant puis il prit une autre rue plus étroite.

Peut-être trouvera-t-il quelqu'un pour lui lire la lettre au café contigu à l'école. S'il n'y trouve personne, il s'adressera alors à un écrivain public en le priant de se contenter de modestes honoraires.

Son intuition avait été bonne. En effet, il trouva au café un client assis sur un banc devant une tasse de café. Il lisait un journal grand' ouvert.

Bachir était infiniment heureux de voir son désir exaucé. Mais la lettre, complexe assemblage de lignes, était encore dans sa poche.

L'usage exigeait d'offrir un café à celui à qui on demandait d'écrire ou de lire une lettre. Mais l'homme attablé avait déjà commandé un café. Que faire ? Allait-il s'asseoir, demander à son tour un café et payer les deux ? Sinon comment faire ?

Et s'il était éconduit ?

Il demeurait indécis n'osant s'adresser à l'homme. 11 passa près de lui, puis s'éloigna un peu, irrité contre lui-même et ses craintes. Puis il prit son courage à deux mains, fortifia sa résolution et avança vers l'homme.

Ouf le voilà parti, il verra bien ! — Monsieur, s'il vous plait, pouvez-vous me lire une lettre en arabe.

L'homme mit le journal de côté, considéra à travers ses lunettes son interlocuteur et répondit : « Naturellement ! Asseyez-vous et donnez-moi la lettre.

Bachir balbutia un remerciement et lui tendit la lettre. L'homme la prit, la regarda un instant puis il leva la tête et lui demanda avec un sourire amusé. « la mine d'or et d'argent c'est vous ! »

Le visage de Bachir s'altéra, ses yeux clignotèrent Il ne sait ce qu'il devait répondre. Heureusement, l'homme poussa la lettre.

« Peu importe. Ecoutez, je vais vous lire la lettre. »

« Louange à Dieu seul, l'Eternel. A celui dont le cœur est bon et le nom noble, qui jouit d'une haute considération auprès de nous et de tout le monde. Je désigne ainsi la mine d'or et d'argent, le puits de science, l'homme infiniment poli, le trésor de générosité, le glorieux fils de ses œuvres que nous désignons dans notre lettre par son nom cher à nos yeux, Bachir Ben Aïssa. Qu'Allah lui accorde la paix et le comble de sa miséricorde et de ses bénédictions.

Sache que ton père te salue chaleureusement, qu'il se porte très bien grâce à Dieu et qu'il ne lui manque que de voir ton cher visage et de te rencontrer dans la félicité s'il plait à Dieu. Amen.

Sache aussi que ta mère qui t'a comblé de bienfaits se porte bien et qu'elle t'envoie mille saluts et ses meilleurs vœux de paix et de prospérité.

Nous te faisons savoir que la chèvre a cessé de donner du lait et que nous avons donc été obligés de la vendre.

Je t'annonce que Mohammad le fils du cheikh Moussa Ben Haroun a expédié à son père un mandat de 5000 francs alors que toi, mon fils, tu n'as pas envoyé un sou depuis ton départ. Chaque fois que l'on me demande si tu ne m'oublies pas et si tu me fais un mandat de temps à autre, j'ai honte de répondre et ne sais comment cacher mon visage. Salut.

Je te prie ô mon fils de ne pas nous oublier ta mère et moi car nous t'avons élevé au prix de beaucoup de peines. Or, aujourd'hui nous avons atteint

un âge pareil à celui où tu fus. Ne te laisse pas séduire par les attraits des villes et fais nous parvenir de quoi acheter une chèvre. Je te salue mon fils. C'est tout ce que j'avais à te dire. Encore une fois salut.

Reçois aussi les salutations du cheikh Moussa Ben Karroum et de ton oncle, de Derradji Ben AN et de ton cousin Bouzid.

Le cheikh Zouachi dont la main a écrit ces lignes te dit : « Sois un homme et n'oublie pas que l'obéissance aux parents a été ordonnée par Dieu. » Salut à toi et à celui qui lira cette lettre, à celui qui l'examinera et à celui qui prêtera une oreille attentive à la gloire du Prophète l'Interresseur.

Je te prie de répondre rapidement à cette lettre et te salue une dernière fois. »

— Voilà le contenu de cette lettre. Vous avez bien compris ou voulez-vous que je vous l'explique.

Bachir répondit : « Je ne l'ai pas entièrement compris. »

L'homme ajouta encore des explications puis il lui rendit la lettre. Bachir mit alors la main à la poche mais l'homme lui retint le bras en lui disant qu'il n'accepterait rien du tout. Bachir se leva donc en le remerciant et s'en retourna le cœur brisé, la tête basse.

L'homme lui avait expliqué que l'expression mine d'or et d'argent et autres amabilités contenues dans la lettre n'étaient que du verbiage très habituel dans ce genre d'écrits. Mais ils étaient dépourvus d'importance et même d'intérêt. La lettre signifiait simplement qu'il devait envoyer à son père de quoi acheter une chèvre.

D'accord ! Mais une phrase continuait à déchirer son cœur et fendre son âme : son père vivait dans la misère comme un porteur en chômage à cause de lui.

Oui... Il s'imaginait sans peine son père baisser la tête de honte, le visage rempli d'humiliation et de confusion lorsqu'il entendait les gens parler des mandats envoyés par leurs fils émigrés.

Mais ces derniers s'étaient rendus en France tandis que lui ne se serait jamais éloigné de quelques

kilomètres de son village natal sans la bonté d'un chauffeur pris de pitié par sa pauvreté. Le chauffeur avait accepté de le prendre dans sa voiture jusqu'à la ville. Bien sûr, il espérait y trouver de l'argent pour se rendre en France. Mais ses efforts aussi ! Elle me caressa délicatement la crinière, n'eurent aucun résultat.

Il ne ménagea rien pour assurer sa subsistance, frappant à toutes les portes qu'il rencontrait. Mais aucune ne s'ouvrit devant lui.

Quelle amère déception ! Il avait vu en quittant son village que le monde allait généreusement s'offrir à lui, dans l'allégresse. Et voici qu'il était sombre et pesant, fermé et sans issue.

Comment envoyer de l'argent à son père alors qu'il ne gagnait sa maigre pitance qu'au prix de mille peines, sou par sou. Pour un jour souriant que de sombres et tristes jours il connaissait comme si une malédiction du ciel s'acharnait sur lui.

Un jour, il avait demandé à un marchand de pois chiches que sa misère avait attendri de lui indiquer un bureau d'embauché. Le marchand s'était esclaffé de rire en s'écriant :

— C'est plus facile de trouver de l'argent par terre qu'un travail. Cherche n'importe quoi sauf du travail.

Comme il avait raison !

Bachir en était à courir désespérément après un sou vaillant de la gare aux parkings de voitures et aux marchés, ne cessant de s'agiter pour un gain aléatoire.

Ah si son père voyait sa situation.

Que de fois n'avait-il pas songé à fuir cet enfer et à retourner à ses montagnes. Mais il ne pouvait supporter de revenir chez lui humilié, déçu et vaincu. Il fallait qu'il retourne la tête haute, capable de regarder face à face son père et toute sa famille. Comment réapparaître au village tel l'âne parti se munir de cornes et revenu les oreilles coupées. Les concitoyens ne manqueraient pas de faire cette ironique comparaison à son détriment s'il retournait au pays.

Pour sûr, personne ne sera le témoin de son échec. Il ne foulera de nouveau le sol natal qu'auréolé de fierté ; sinon, il restera ici, protégé par la distance, remuant ciel et terre pour gagner le sou.

Mais cette lettre avait brisé les murs de sa solitude, dans son lointain exil et elle lui avait révélé que sa misère était encore plus atroce que ce qu'il croyait.

S'il n'envoie pas de l'argent à ses parents les gens diraient qu'il est un ingrat ayant abandonné ses vieux parents. Ils penseront qu'il s'est laissé aveugler par les séductions de la ville jusqu'à feindre d'oublier père et mère. Il est donc indigne d'évoquer son nom dans la conversation entre hommes. Bien plus son nom mérite d'être biffé et lui-même considéré comme mort.

Mais où donc trouver de l'argent ?

S'il avait pu débiter sa propre chair à la vente il n'aurait pas reculé. Mais même cela ne rapportait pas d'argent.

Les yeux versèrent deux chaudes larmes qu'il essuya du revers de la main. Il soupira à pleins poumons pour chasser le douloureux chagrin qui le suffoquait.

— Yaouled !

Il se retourna vers cette voix qui l'appelait. C'était celle d'une femme d'âge mûr. Il lui demanda.

— Moi, Madame ?

— Oui toi. Tiens le couffin ! Porte-le moi.

Il prit le couffin bourré de tomates, de fruits et de paquets et le posa sur son épaule, tellement il était lourd. Puis il marcha derrière la femme.

— Pourquoi pleurais-tu ?

Cette question subite l'ébranla. Il bredouilla puis répondit en hésitant.

— Parce que... parce que mon père... est malade

— Le pauvre !... et qu'est-ce qu'il a ?

— Je ne sais pas madame... Il m'a seulement écrit qu'il était malade.

— Il t'a écrit !... et où est-il ?

— Au pays... loin d'ici !...

— Je vois ça. Mais toi qu'est-ce que tu es venu faire dans cette ville ?

— Chercher du travail... car ma famille est à ma charge.

— Bien ! C'est comme cela qu'il faut être. N'oublie jamais tes parents.

La femme se tut. Il n'osa poursuivre la conversation. D'ailleurs que lui aurait-il dit ? Il lui avait menti mais il ne voulait vraiment pas lui faire de mensonge. Au contraire, il éprouva le besoin de raconter sa situation à cette étrangère qui avait dès l'abord gagné sa confiance. Mais il eut honte de se laisser aller à des confidences qui l'auraient ennuyée.

De toute façon, elle était sensible et compatissante puisqu'elle lui avait demandé ce qui le chagrînait alors qu'elle ne le connaissait pas. En outre sa douce voix avait un accent de pitié et de miséricorde qui allait droit au cœur.

— J'ai besoin d'un homme honnête et travailleur

Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'elle a dit !

Est-ce un travail qui lui tombe du ciel ?

Les nuages amoncelés au-dessus de ma tête vont-ils disparaître ?

La vie allait-elle enfin lui sourire accueillante et généreuse.

Pourquoi pas seigneur. Si seulement c'était possible

— Nous voici arrivés !

La femme poussa la porte d'un petit jardin entourant une très jolie maison d'été. Une domestique les reçut et s'empressa de prendre le couffin en disant à sa maîtresse.

— Madame le charbonnier a dit qu'il allait envoyer le bois d'un moment à l'autre.

— Je sais Aïchouche. Montre à ce garçon la cave pour qu'il mette le charbon dans un coin.

— Bien Madame

Le femme reprit.

— Madame Suzanne s'est-elle réveillée ?

— Oui Madame

La dame entra dans l'une des pièces et ferma la porte.

Bachir suivit la domestique jusqu'au fond du couloir sans dire un mot. Elle appuya sur un bouton

d'interrupteur et souleva le couvercle en bois de la cave, puis elle descendit, suivie de Bachir toujours silencieux. Puis elle lui montra le charbon.

— Entasse ce charbon ici. Lorsque tu auras fini appelle-moi

— Oui,

Elle s'éloigna un peu, puis elle revint pour pousser une énorme caisse sous le soupirail. Enfin eyle l'ouvrit.

— Comme cela tu seras dans les meilleures conditions Elle lui demanda

— D'où es-tu

— De l'Aurès

— Un pays de brave gens !

Elle se tut un instant puis elle ajouta en balançant ses épaules.

— Je savais qu'elle allait embaucher un passant pour porter le bois. Dieu la maudisse !

— Qui ?

— Ma patronne... Mais doucement... Défends ton droit... Porte-toi bien la pelle est devant toi.

Elle s'en alla.

Bachir humecta ses mains avec la salive et prit la pelle avec résolution.

Un passant ! Cette fille est une impudente. D'abord il n'est pas un passant. Ensuite cette femme lui a donné du travail par pitié et générosité d'âme. Alors pourquoi cette fille jase-t-elle ?

De toute façon une chose est sûre. Il s'était très bien acquitté de sa tâche et la dame l'avait bien récompensé. Il devait maintenant lui prouver qu'il n'était pas un tire-au-flanc et qu'on pouvait compter sur lui. Qu'il entasse le charbon et balaie la poussière pour que la cave soit bien plus propre qu'auparavant. Lorsque le bois sera apporté il le rangera tout contre la paroi pour qu'il occupe le moins de place. Au travail, au travail maintenant !

Au bout d'un moment la sueur commença à perler sur tout son corps, dessinant sur son visage couvert de poussière des traînées inégales. Bachir haletait péniblement. Ses forces diminuaient car il ne pouvait plus travailler aussi longtemps qu'avant.

Il planta la pelle au milieu du charbon et grimpa

sur la caisse pour respirer à pleins poumons un air tonique, capable de revigorer peut-être ses membres épuisés.

Le soupirail était ouvert sur une plate-bande embellie de jolies fleurs. Il sortit la main pour en cueillir une et la humer puis il la jeta en regrettant de l'avoir cueillie. Il se mit à regarder le soupirail, en apprécier les dimensions. Elles étaient petites, il est vrai, mais un adolescent de belle taille pourrait y passer, de toute façon.

Pourquoi n'ont-ils pas mis là une fenêtre rectangulaire ? C'aurait été plus utile. Étroit comme il est, quel intérêt présente le soupirail ?

Le bruit de pas qui parvint de la trappe interrompit le cours de ses réflexions. Bachir descendit rapidement de la caisse. Aïchouche qui le regardait lui dit alors :

— La patronne te dit : « Si tu en as fini avec le charbon, viens t'occuper du bois qui est devant la maison. »

Puis elle descendit jusqu'au milieu de l'échelle, jeta un regard sur son travail et siffla d'admiration.

— Tu as nettoyé et balayé ! Tu es devenu fou ! Tu te fatigues pour rien !

Le visage de Bachir s'altéra de colère et de confusion mais aucun mot ne sortit de sa bouche.

Cette fille l'indisposait vraiment à croasser comme un corbeau. Après tout rien ne les liait. Si lui voulait faire du zèle en quoi ça la gênait-elle ?

— Prends cette grande corbeille pour travailler sinon tu seras encore là demain.

— Bien !

Il prit la corbeille et sortit de la cave après Aïchouche qui l'inondait de directives : attention aux marches de l'escalier tu pourrais faire une chute ! — Ne salis pas le vestibule ! — Si tu as besoin de quelque chose, appelle-moi !

Le tas de bois, amoncelé sur le trottoir, était énorme. Bachir ouvrit tout grand le portail et le bloqua avec un morceau de bois. Puis il se mit à remplir la corbeille pour la porter à la cave. Chaque fois qu'il passait devant la chambre où la femme était entrée,

il jetait un regard furtif sur la porte, espérant qu'elle en sortirait et verrait son exténuement à la tâche. Mais la porte demeura fermée.

Peu importe. Qu'elle le voie ou non était égal. Elle sera sûrement contente de son travail et se montrera généreuse. D'ailleurs pourquoi ne le serait-elle pas ? Le fleuve refuse-t-il une goutte d'eau salvatrice à l'assoiffé, épuisé de fatigue. Mais ces considérations sont inutiles. L'important, ce qui mérite l'attention, c'est qu'il avait le sentiment confus qu'il avait remis sa vie et son bonheur entre les mains de cette femme... D'emblée, il avait trouvé sa voix familière et apaisante. Les accents de cette voix l'avait guéri ; c'étaient un baume sur ses blessures ; ils présageaient la prochaine disparition du cauchemar qui l'oppressait terriblement depuis si longtemps. C'était enfin la promesse que la nuit obscure qui l'enveloppait allait se dissiper pour laisser place à une aube radieuse.

Lorsque les choses auront fini de s'arranger il écrira à son père pour lui annoncer la bonne nouvelle : il avait trouvé un travail stable et il allait lui envoyer au début de chaque mois de quoi lui permettre de marcher la tête haute, fier de son fils. Les gens diront alors, le cheikh un tel est à l'abri de l'adversité puisqu'il y a un homme parmi ses fils !

Il avait fini de transporter le bois et son corps était sur le point de se briser. Il se rendit à la cuisine et demanda de l'eau.

Puis il prit un balai et se mit à balayer les débris de bois qui s'étaient répandus sur le trottoir et dans le vestibule.

L'après midi touchait à sa fin. Aïchouche l'appela à la cuisine et lui offrit à manger. Il pensa à un acte de générosité de Aïchouche. Il eut peur d'être vu par la patronne en train de consommer le vol et d'être perdu de réputation à ses yeux. Mais Aïchouche balança la tête comme si elle avait compris les pensées qui agitaient l'esprit de Bachir. Elle lui dit.

« Mange sans crainte, c'est elle qui m'a ordonné de te servir. Ça sera toujours cela de pris à cette chienne. »

Il ne prêta aucune attention à ses propos. Il était dans une joie euphorique à l'idée que la dame avait songé à le nourrir. Des personnes comme elle méritent qu'on leur consacre la vie et même qu'on la sacrifie.

Il se mit à manger. Il n'avait pas encore fini qu'Aïchouche lui dit.

« La patronne te dit de balayer les allées du jardin puisque tu es là... A ta place, je jure que je n'en ferais rien... »

Bachir haussa les épaules en signe du peu de considération qu'il accordait à ses propos. Il reprit de nouveau le balai et partit au jardin balayer les feuilles mortes.

L'après-midi s'écoula. Il lui arrivait de s'asseoir le dos courbé, les membres rompus de fatigue.

Lorsque Aïchouche ouvrit la porte pour l'appeler, il sentit ses os brisés, son cœur battait douloureusement, avec angoisse, car il attendait l'instant décisif qui allait voir ses espoirs s'incarner ou s'évanouir au gré des vents ne lui laissant que sa peine en souvenir.

Dès que la dame le vit, elle lui sourit

— As-tu bien mangé ?

— Oui, merci Madame

Elle se dirigea vers l'armoire, ouvrit un tiroir et en sortit un billet qu'il ne put reconnaître.

— Prends et au revoir.

M regarda le billet. Son teint s'assombrit soudain. Bachir restait là stupéfié, les yeux rivés sur le billet. 100 francs ! 100 francs seulement ! Ce n'est pas possible. Elle lui aurait donné 100 francs pour une journée entière de travail ou presque !

Il la considéra avec colère. Le sourire de la femme céda la place à un regard de travers, hautain, sévère

— Cela ne te plaît pas ?

il hésita, puis sortit droit devant lui. Près de la porte, il passa devant Aïchouche qui lui demanda

— Combien elle t'a donné ?

— 100 francs

— La cochonne. Je t'avais bien dit que c'est une avare. Que le Diable l'emporte !

Bachir murmura

— Peut-être m'a t'elle compté la nourriture !

Elle lui répondit sur le champ

— Sans aucun doute, bien que ce soient des restes. Si elle ne te les avaient pas donnés, les poules et les chats en auraient profité. Elle vendrait les miettes de pain si elle pouvait.

— Que Dieu te garde en bonne santé !

— Toi de même !

Bachir s'en alla le dos courbé, traînant la patte

— 100 francs !

Oui aurait pensé qu'une femme apparemment si compatissante le léserait ainsi dans ses droits.

100 francs ! Un salaire de porteur du marché à son domicile... Pauvre type ! Il était tombé dans les filets de cette salope comme un naïf.

Pourquoi cette injustice mon Dieu ? Pourquoi ?

Ils ont la fortune et la force et tout le pouvoir et ils font de nous ce qu'ils veulent. Et par surcroît ils nous trompent sur la dernière goutte de sang qui coule encore dans nos veines.

Jusqu'à quand ?

Ce n'était pas la première fois qu'il était brimé. Mais cette fois-ci était la plus atroce, la plus répugnante.

Pourtant, il ne pouvait protester, crier, se plaindre. La première fois qu'il avait revendiqué ses droits on lui avait envoyé un gendarme. Les deux gifles reçues alors avaient laissé en lui un profond effroi et lui avaient appris que le bon droit n'est rien. Les prolétaires sont la lie de la société. Leur sort dans le monde consiste à déchirer le silence même s'il venaient à être dépecés et leurs chairs grillées.

Lui, un pauvre hère ne possédant rien sur cette terre, avait été volé par une femme riche, fortunée.

Ah ! s'il avait le pouvoir de lui rendre la pareille ! Il s'arrêta soudain.

Le soupirail de la cave !... C'est par là qu'il entrera dans la maison.

Serait-il un voleur ?

Et pourquoi pas ? Que signifie le vol ? Tout le monde vole. Les pires voleurs ce sont les riches !

Et puis peut-on considérer comme un voleur celui qui est poussé à commettre un vol pour assouvir une vengeance, alors même que les riches n'ont pas reculé devant ce moyen.

Vol pour vol ! Il en sera ainsi ou alors puisse-t-il croupir dans la misère toute sa vie !

Les voies de la justice étaient déjà bouchées. Pourquoi donc continuerait-il à hésiter, à se troubler ?

Il ira à la maison de campagne, grimpera le mur du jardin, entrera dans la maison par la cave et alors il prendra ce qu'il lui plaira. Non, il ne prendra pas ce qu'il lui plaira. Il ne prendra que son dû.

Son dû ? A combien s'élève-t-il ? où commencent et où finissent ses droits à lui et ses droits à elle. En agissant comme elle a fait, elle a aboli toute protection à ses propres droits et toute restriction aux siens. Son injustice la prive du droit de se prévaloir de la justice contre lui et le mal qu'il pourrait lui faire.

Oui, le droit des faibles augmente en proportion et même au delà, de l'oppression que les puissants leur font subir.

Malgré tout cela, il était bien né contrairement à elle qui s'abaissait à s'emparer d'un sou dont elle n'avait pas besoin, poussée par sa mauvaise nature.

Il ne prendra donc que ce dont il avait besoin. Même s'il trouvait des millions, il ne prendra que ce qu'il faut pour acheter une chèvre à son père. Ainsi il aura fait plaisir à son père et du même coup apaisé sa propre colère.

Cette femme lui avait elle-même permis de fixer à son gré le montant de la compensation due.

Et maintenant un peu de repos !

La nuit arriva. Les ténèbres devinrent sombres. Les rues se vidèrent de leurs passants. Bachir se rendit à la maison de campagne comme le supplicé

à l'échafaud. Les heures qui s'étaient écoulées avaient atténué sa révolte. Mais l'engrenage en place continuait à le mener et le guider comme une machine

Il fallait qu'il se fasse justice. Il le fallait. Son cœur lui disait : « il faut te faire justice ». Tous ses membres lui répétaient : « il faut te faire justice ». La terre entière lui criait de se faire justice.

Mais l'aventure qu'il avait résolu de courir lui coupait les jambes et lui faisait mal aux entrailles.

Il s'appuya sur le mur du jardin un instant, épiait tout mouvement suspect.

Quoiqu'il en soit, il fera ce qu'il a résolu. Il n'y aura pas de retraite.

Et si le soupirail de la cave était fermé ? Avant tout, l'avait-il lui-même fermé ou non ?

Il ne s'en souvenait pas du tout. De plus, il ne se souvenait pas non plus si elle avait un loquet ou non. De toute façon, il verra.

Si le soupirail est fermé, il abandonnera. S'il est ouvert, il ira de l'avant. Il était un peu soulagé à l'idée que son destin n'était pas entre ses mains.

Il grimpa le mur sans pouvoir s'empêcher de trembler. Il avança vers le soupirail partagé entre le désir de le trouver ouvert et l'espoir de le trouver fermé. La terre s'enfonçait sous ses pieds. Bachir avait grand peine à respirer.

Le soupirail était ouvert. Il n'y avait plus d'hésitation, ni de trouble. Il ne lui restait plus qu'à se jeter dans l'aventure quoi qu'il arrive.

Il se faufila dans la cave par l'étroit soupirail, ventre obscur, silencieux, tranquille et pesant. Bachir avait l'impression d'être dans une tombe. Il fit quelques pas vers les marches de l'escalier, puis il s'arrêta un instant, la main sur la poitrine. Son cœur battait violemment.

Ensuite, il monta les marches lentement, l'une après l'autre, de peur de faire quelque bruit.

Il souleva le couvercle de bois. Le vestibule était devant lui. Il sortit, puis ferma la cave et avança vers

la chambre en se tramant. Lorsqu'il arriva à la porte, il tourna la poignée lentement, si lentement qu'il lui sembla que le temps lui-même s'était immobilisé.

La porte s'ouvrit. Il sembla à Bachir qu'elle s'était ouverte toute seule comme si elle était douée d'âme et de mouvement. Elle l'invitait sciemment à entrer comme l'aurait fait un être humain.

Il s'arrêta à contempler fixement la porte. Il finit par s'assurer que ce n'était qu'une pièce de bois muette et que c'était lui qui l'avait poussée.

Il s'avança un peu. Il retrouva ses esprits. Maintenant il devait redoubler d'attention pour ne pas heurter une chaise ou un autre meuble. Il posa un pied en avant et leva les mains pour tâter l'espace. Il avança l'autre pied et s'arrêta pour reprendre son souffle. Sa bouche était sèche et malgré cela il avait une certaine envie de vomir.

Cette pesante obscurité et cet étrange silence lui donnaient le vertige et l'énervaient.

Il fit encore quelques pas. Il sentit alors quelque chose au bout de ses mains. Il s'avança pour se rendre mieux compte. C'était l'armoire. Il était face à l'armoire. Il baissa ses mains sur le tiroir et commença à le tirer doucement, doucement... Il avait presque fini... Ça y était : il avait réussi... Sa tentative était couronnée de succès... Dieu avait exaucé sa prière.

Soudain ses mains s'immobilisèrent. Il entendait remuer derrière la porte... Effectivement la poignée était tournée et la deuxième porte de la chambre s'ouvrait. Il perçut le bruit de l'interrupteur. La lumière inonda la pièce. La femme apparut en chemise de nuit et bonnet. Dès qu'elle le vit, elle fut saisie de frayeur et ouvrit la bouche. Mais Bachir plus rapide étouffa son cri en appliquant vigoureusement la main sur la bouche tremblante. La femme s'efforça alors de le repousser et Bachir la serre encore plus fort. Elle lui assène des coups de pieds. Le violent corps à corps se poursuit par une chute. La femme se défend des pieds et des mains. Bachir la supplie en haletant et se protégeant.

« Calmez-vous Madame. Je vous en conjure au nom de Dieu... Je ne vous veux pas du mal... N'ayez

pas peur... Cessez de vous débattre... Je vous le jure... madame Arrêtez un instant d'essayer de crier et je partirai d'où je suis venu immédiatement... sans rien prendre... sans rien faire... Ecoutez... écoutez... Ne vous tortillez pas... Madame, madame... Au nom de Dieu je vous en prie... Je voulais seulement un peu d'argent... qui ne vous aurait presque pas manqué... Vous m'avez volé et j'ai voulu en faire autant... Dites-moi pourquoi vous m'avez volé... Pourquoi... Soyez sans crainte Madame... Dieu vous garde en vie... Arrêtez un moment... Pourquoi... N'ayez pas peur madame... Dites pourquoi vous m'avez volé... Mon Dieu, elle se tord comme un serpent. Madame que Dieu vous garde en vie... Je vous le jure. Dites-moi, pourquoi avez-vous gagné 400 francs sur mon dos... Qu'est-ce que c'est 400 francs pour vous... Dites... Si vous saviez que je n'ai pas...

Je vous croyais un ange... et voici que vous êtes plus malfaisante qu'une vipère... Calmez-vous un instant... Ainsi j'ôterai mes mains de vous... Vous voyez bien que je ne vous veux aucun mal, aucun dommage... Je m'en irai là d'où je suis venu. Je ne reviendrai plus jamais ici... Ecoutez... Mon père avait besoin d'argent et moi je n'ai pas le sou... Si vous ne m'aviez pas volé je n'aurais jamais songé un instant à commettre un vol chez vous... Sachez que je suis pauvre mais que je suis de noble origine... Je ne suis pas un voleur. Mes efforts ont échoué... Je ne prendrai donc rien du tout... Jurez-moi que vous n'appellerz pas la police quand je serai en train de partir.

N'ayez pas peur... M'entendez-vous... Ecoutez... Mon Dieu qu'est-ce qu'elle a... »

Il l'a secoua ; elle ne réagit pas. Il ouvrit de grands yeux, regarda un instant fixement : elle avait des bleus au visage, les yeux exorbités jusqu'à éclater presque.

Il l'avait tuée... Il l'a tuée... Comment a-t-il fait cela ?

Il se leva, le regard hébété, les lèvres tremblantes, les yeux fixés sur cet effrayant cadavre. Il voulut fuir. Les jambes ne parvinrent pas à le porter. Il tomba à terre. Une immense terreur l'envahit.

Après un grand effort ; il réussit à se traîner en chancelant à la fenêtre. Il l'ouvrit en tremblant et se jeta dehors.

Communiqué de l'agence de presse : « Une patrouille de nuit a surpris un voleur en train de fuir d'un chalet. Après les sommations d'usage, la patrouille ouvrit le feu et atteignit mortellement le fuyard. »

Ahmed YAICHE est un auteur algérien dont les écrits ont été publiés par le journal « Aï-Bossoir » avant le début de la lutte de libération.

Pendant la Révolution Ahmed YAICHE n'a rien publié, mais a beaucoup écrit. « AMAL » a publié une de ses nouvelles inédites dans son premier numéro. Nous donnons aujourd'hui la traduction de cette nouvelle qui retrace un moment de la vie des étudiants de zaouia (Monastère).

Ahmed YAICHE enseigne actuellement dans un lycée de Blida.

ETUDIANT EN ZAOUIA

par Ahmed YAICHE
Traduction de A. MAZOUNI

Une nuit de Ramdhan, un groupe de jeunes gens s'assit à l'ombre d'une échoppe au milieu du village ; c'est la veillée. La forêt danse et la montagne proche apparaissaient au clair de lune dans une blancheur éclatante comme si la neige avait étendu un manteau d'argent.

La conversation des jeunes était bruyante, entrecoupée de rires. Ils se racontaient des histoires, des événements étranges.

En leur offrant le thé, le boutiquier avait remarqué à l'extrémité de l'assistance un jeune homme drapé dans son burnous. Il regardait fixement une petite lanterne qui disparaissait dans le lointain, au-dessus des collines. Le boutiquier lui avait alors dit :

— Hassan, pourquoi es-tu absorbé ainsi, le regard perdu dans les sommets des montagnes. Participe à

notre soirée. Raconte-nous quelque histoire passionnante.

Le jeune homme sourit, posa son verre et dit :

— Regardez avec moi cette lanterne qui clignote au loin. Elle éveille en moi des souvenirs. Savez-vous ce qu'elle éclaire ?

— Oui répondit l'un. Elle illumine le minaret d'une Zaouia tout là-haut. A côté se trouvent de pauvres maisons dispersées sur les hauteurs trouées de cavernes d'une vallée où dévalent des torrents d'eau glacée. Des forêts de cyprès, d'ormes et de cafres, des bois de peupliers bordent ces cours d'eau.

Le jeune homme répondit :

— C'est exact. Je suis né dans ce village et j'y ai grandi : si vous le voulez, je vous raconterai une tragédie que j'ai vécue il y a plus de 10 ans. Mais j'ai peur d'être long et de vous lasser.

Ils répondirent en chœur.

— Raconte - nous ce que tu veux. Nous sommes là jusqu'à la fin de la nuit.

Le jeune homme baissa la tête un instant. Puis il promena son regard sur l'assistance et reprit.

— J'ai passé des années d'études dans cette zaouia. Par une belle aube printanière, j'allai à un jardin proche de la zaouia. Je m'assis sous les maronniers pour lire et reviser mes leçons. A ce moment-là un groupe d'étudiants discutait et plaisantait à un bout du jardin. L'un d'entre eux était plongé dans ses pensées ; il contemplait une cascade dont les eaux, brillantes sous les rayons du soleil, s'abattaient sur les rochers en un ronflement apaisant.

— Une voiture de voyageurs arrive... Voilà qu'elle disparaît derrière les cèdres et les sapins. Qui sont ces voyageurs ?

Un second étudiant dit en concentrant son regard :

— Ce sont des touristes anglais qui viennent estiver au milieu de la forêt touffue. Chaque année ils viennent dans notre pays, le parcourent en long et en large, avides de s'instruire.

Et à cet instant la voiture s'arrêta sur le bord de la route ; les touristes en descendirent. Ils braquèrent leurs appareils photographiques pour prendre

des vues du paysage. Puis ils se dispersent dans les jardins pour faire des bouquets de fleurs. Une belle jeune fille à la taille svelte se détacha et se dirigea vers les étudiants. Elle leur fit un salut, regarda le Z et leur demanda en arabe « ce bâtiment est-il une caserne ou un monastère ? Nous est-il permis d'y entrer ! Nous sommes des globe-trotters. »

Les étudiants bredouillèrent une réponse, les yeux baissés. Je m'avançai et lui dit avec aisance et distinction « ce n'est pas un monastère Mademoiselle. C'est un institut islamique. Il n'y a aucun mal à vous y promener et à vous instruire sur son organisation. » Elle me remercie en ajoutant • venez avec moi chercher mes camarades pour les amener tous ici. »

La fille marcha en ma compagnie au milieu d'une allée ombragée par les arbres dont les têtes se rejoignaient... Une branche accrocha mon turban et le fit tomber. La jeune fille me dévora alors des yeux elle dit joyeusement :

— Vos cheveux sont noirs et longs, vos doux yeux aussi !

Elle me caressa délicatement la crinière. J'étais enfin, interdit. A ce moment ses compagnons arrivèrent. C'était pour la plupart des femmes. Je m'avançai avec eux mais le Cheikh de la Zaouïa répugna à les laisser entrer. Il se leva brusquement avec colère et retira ses lunettes. Il s'apprêtait à faire cours à un groupe d'étudiants. Il me dit :

— Il ne convient pas que je rencontre des gens qui s'ingénient activement à déformer l'esprit de notre peuple pour nous maintenir dans l'esclavage et la soumission. Nous les avons bien traités au temps de notre puissance. Mais ce sont des êtres naturellement malfaisants.

Les touristes entrèrent dans la Zaouïa. Leurs femmes blondes s'éparpillèrent dans la vaste cour. Elles regardèrent à droite et à gauche sans rien oublier.

La jeune fille attendit une occasion favorable pour écrire son adresse. Elle me la remit en disant : je vous remercie pour votre gentillesse et j'aurais aimé rester ici avec vous. Ayez pitié de moi pour que mon existence ne s'écoule pas dans la tristesse et la nostalgie. Soyez avec moi un jour proche. Dans le

jardin de notre palais à Londres vous serez mon compagnon. Soyez sûr que là-bas votre vie tout entière se passera dans la joie et la félicité.

Le jeune Hassan se tut. Puis il dit au boutiquier.

— Remplis les verres de nos amis pour que le sommeil ne les surprenne pas. Cette histoire est encore longue.

Un jeune homme éclata de rire et dit :

— Personne ne s'endormira en écoutant cette intéressante histoire.

Un autre ajouta

— Hassan c'est vrai !

Un troisième dit :

— Quand la jeune fille t'a fait des adieux et qu'elle est partie, ton cœur n'a-t-il pas battu très fort ? Ta personne ne s'est-elle pas enflammée ? comme la séparation est pénible !

Enfin, un quatrième intervient :

— Laissez Hassan poursuivre sa recherche du temps perdu.

Les jeunes gens devinrent attentifs en regardant Hassan continuer son récit. Lorsque la voiture transportant les touristes démarra et disparut derrière les bosquets et les bois, je me sentis esseulé et désolé. Je ne cessai de regarder dans la direction qu'elle avait prise le cœur serré... Puis je revins à mon siège dans le jardin, accablé de tristesse ; je refermai le livre. Je ne me souvenais plus de ce que j'avais lu, ni de ce que j'avais révisé.

Les jours qui suivirent cet événement furent pour moi comme ceux d'un prisonnier enfermé dans un sombre cachot. Mon désir s'aiguisa, mon impatience fut à son comble. Puis je me décidais à me rendre à Londres.

— Pourquoi es-tu triste, et pensif ? Tu n'as plus d'appétit. Qu'est-ce qui t'arrive. J'ai remarqué depuis un certain temps que tu maigris et que tu t'affaiblis. Mon fils, ton état m'inquiète et me rend malheureuse. Dis-moi ce qui ne va pas. La discrétion est nuisible dans un cas pareil.

Mon père me regardait subrepticement à ce moment - là. Il m'examinait... Puis il détourna son regard

de moi et fit semblant d'être distrait... Je me mis au lit.

Mon père me réveillait à l'aube et m'accompagnait à la Zaouïa de peur que je sois attaqué par quelque méchante bête de la forêt. Un jour où les chutes de neiges nocturnes avaient étendu un brillant manteau immaculé sur la terre tout était d'une blancheur éclatante. Pendant que nous marchions les lanternes, des cabanes où logeaient les étudiants de la Zaouïa nous apparaissaient au loin comme de joyeuses étoiles à l'horizon. Alors que la neige tassée craquait sous nos pieds, mon père me dit :

— L'atmosphère est douce et tempérée malgré la neige amoncelée sur la région. Si tu étais en Angleterre tu verrais les rigueurs du froid transformer la neige en glace dure et l'air en atmosphère humide et gelée. Tu auras failli à tes devoirs d'homme si tu rejoins l'Anglaise. Veux-tu t'allier à des gens dont le grand souci est de coloniser notre pays et briser l'unité de notre peuple par de vaines séductions.

— Je te renierai et je dégagerai mes responsabilités si tu vas à Londres. J'en ferai autant pour tes enfants qui ne seront pas des Arabes !

Lorsque mon père acheva de prononcer ces mots, il pressa le pas, me laissant derrière lui... Je me tus rempli de confusion... Je pensai à celui qui avait pu me dénoncer à mon père. A cet instant, on entendit le muezzin de la Zaouïa appeler à la prière. Sa voix pleine d'allégresse se repercutait au loin dans la faible clarté du jour naissant. Mon père se sentit très humble à ce moment-là. Il murmura une prière en se hâtant vers la mosquée. Les étudiants s'étaient levés pour se plonger dans la lecture des cours et des commentaires. Parfois la lassitude s'emparait d'eux lorsque ils n'arrivaient pas à lire un texte trop obscur pour eux. La torpeur les gagnait alors.

Des mois entiers passèrent. Un jour de vacances, je me rendis avec mon père dans la plaine à une ferme qui nous appartenait. Quels ne furent pas notre étonnement et notre ressentiment lorsque nous vîmes la terre labourée au tracteur et des ouvriers algériens briser les mottes. D'autres ouvriers tenaient des plants de vigne qu'ils s'apprêtaient à planter.

Mon père se tourna alors vers moi et me dit :

— Le colonialiste Daniel nous a trahis. Ils nous a spolié de notre propriété pour l'ajouter à son vaste domaine.

Ce disant, il se dirigea vers les ouvriers, presque aveuglé par une colère brouillonnante. Leur contremaître nous avait remarqués. Il s'avança vers nous en martelant fièrement les pas et en agitant son fouet. C'était un espagnol, que la misère avait chassé de son pays en Algérie où il s'était engraisé. Lorsqu'il fut près de nous, il nous demanda d'un ton insouciant.

— Etes-vous venus travailler avec les ouvriers ; Mon père lui répondit courroucé.

— Emmène-les de la ferme sans délai. Sinon regarde mon bâton.

Le contremaître ouvrit les grands yeux. Il dit très en colère.

— Qu'as-tu ? Tu es devenu fou. Si j'avais eu sur moi mon revolver je t'aurais abattu.

J'interviens alors :

— Cette ferme est à nous ; qui vous a permis d'y planter de la vigne ?

Il me répondit en faisant un signe :

— Va à ce palais élevé qu'on voit au milieu des jardins à l'extrémité de la ville. Et parle de ton affaire avec Monsieur Daniel le propriétaire de ces fermes s'étendant au sud et au nord.

M'ayant dit cela, il fit demi-tour en direction des ouvriers. Il sifflait et jouait du fouet.

Nous partîmes immédiatement, mon père et moi jusqu'au palais. Aussitôt arrivés je tirai la clochette. Une domestique vint à nous ; c'était une jeune Algérienne très belle. Mon père fut attristé de la voir. Il baissa les yeux et lui dit :

— Faites savoir à Monsieur Daniel que nous sommes là.

Nous attendîmes un instant. Puis la porte s'ouvrit et M. Daniel s'avança vers nous lentement. Il était court et ventru, ce qui lui donnait l'aspect d'un tank en mouvement. Il ne salua pas, ne fit aucune politesse.

Il dit à mon père d'un ton rogue.

— Il ne te sert à rien de parler... ou tu acceptes une somme égale à la valeur de ta propriété ou tu t'adresses aux tribunaux français.

Mon père bondit, son bâton levé, et s'écria en colère :

— C'est avec cela que je récupérerai ma propriété et il fendit l'air de son bâton.

Daniel s'en alla en proférant des injures et des menaces. Mon père revint chez nous, énervé et révolté. Quant à moi, je regardai la domestique et avant qu'elle ne ferme la porte je l'appelai :

— Zohra !

Elle le leva les yeux sur moi

— Qui êtes-vous ? Vous me connaissez ?

— Oui durant des années je vous ai vue, de temps à autre, au village. Vous jouiez avec les enfants de votre âge sur la place de la fontaine. Parfois, je vous voyais avec ma sœur Fatima jouer à la balançoire dans la cour de la maison. Vous ne vous souvenez pas ?

Son visage s'illuminait.

— Il y a tellement longtemps que nous nous sommes séparés Hassan que j'ai oublié cela. Voulez-vous qu'on se revoie. Je vous raconterai ma situation.

— Bien sûr !

— Attendez moi demain au marché avant midi.

Le jeune Hassan s'arrêta de parler pour siroter son thé... Les autres le regardaient, attendant la suite du récit avec avidité. A la fin, le boutiquier lui dit :

— Racontez-nous la suite, Hassan

Hassan sourit, posa son verre et poursuivit

— Je suis allé au marché ce matin là. Je n'étais pas en retard d'une minute. Debout dans un coin, je dévisageais les passants. Puis soudain, la jeune domestique murmura dans mon dos.

— Bonjour !

Elle portait des vêtements brillants de propreté et un sac à main. Je lui demandai :

— Avez-vous décidé de partir en voyage ! Elle

me répondit :

— Oui - je ne peux plus rester au palais de Daniel. Je me suis aperçue que cela est devenu dangereux pour moi. Je m'en vais donc. Mais je ne sais pas où.

Je n'ai ni père ni mère ni parent pour m'héberger chez lui.

Elle inclina la tête. Des larmes coulèrent de ses yeux. Mon cœur déborda de pitié. Je me sentis plein de zèle envers cette malheureuse. Et je me dis.

— Si je laisse cette jeune fille errer dans le pays, elle ne pourra échapper à la sauvagerie de beaucoup d'hommes.

Je me souvins alors d'un jeune commerçant qui était debout à la porte de sa boutique proche de nous. Le commerçant regardait longuement la fille les yeux enflammés par l'amour et le désir. Puis me connaissant, il me fit signe de venir. Lorsque je fus près de lui, il me dit d'une voix troublée.

— L'amour m'a liquéfié et rendu malade Hassan. Je me suis humilié devant cette jeune fille pour gagner son cœur. Elle est restée insensible, ne me faisant pas la grâce d'une visite ou de quelque vague promesse. Toi tu as de la chance.

— Le jeune homme se tut lorsque la jeune fille nous rejoignit. Elle savait qu'elle était le sujet de notre conversation. Elle s'approcha et l'apostropha.

— Tu es coupable et tu te plains. Ce n'est pas honnête de dire des mensonges sur mon compte... Pendant longtemps je venais à ton magasin faire des achats. Je trouvais ta compagnie agréable et n'avais de penchant pour nul autre. Tu ne peux nier cela. Lorsque tu m'as demandé de m'abandonner à toi, je t'ai repoussé et j'ai cessé de te voir ; tu as voulu vivre avec moi sans mariage et sans dot. Cela n'est-il pas vrai ? parle !.

Je sauvai alors le jeune homme de l'embarras et de la honte en lui demandant

— Ton domicile est-il proche d'ici ?

— Oui, dans une rue derrière ce marché :

— Qui habite avec toi ?

— Rien que ma mère !

— Vas-y et dis lui que sa belle-fille arrive

— Je suis sûr que ma mère sera contente aussitôt que nous frapperons à la porte et que nous entrerons ensemble. Nous avons une demeure spacieuse, de beaux meubles, un jardin embelli de rosés.

Le visage de la domestique s'illumina lorsqu'elle entendit ces paroles. Elle vint avec nous.

Hassan se tut. Il emplit le verre de thé et but, lentement, plusieurs gorgées. L'un des jeunes gens dit alors :

— Allons Hassan, reviens à ton histoire. Raconte-nous la suite. Alors Hassan continua, visiblement satisfait.

Lorsque nous pénétrâmes au logis du jeune commerçant, sa mère nous reçut fort bien. Elle porta son regard sur la jeune fille, l'examinant en détail. Puis elle dit, le visage rayonnant : « c'est une chance pour moi que cette jolie brune devienne ma belle fille ».

Les témoins furent aussitôt appelés. Le contrat de mariage fut conclu. A mon retour au village je fus effrayé d'entendre ma mère et ma sœur Fatima pleurer en criant de douleur.

Elle me dirent « cours vite à ton père... Il est mourant. »

— Qu'est-ce qu'il a ? demandai-je

— Il a ordonné aux ouvriers de Daniel de quitter notre ferme ; alors leur contremaître espagnol lui a aussitôt tiré une balle au cœur.

J'entrai chez mon père... Il gémissait sur son lit en se tournant et retournant. Il me regarda ; ses larmes brillèrent. D'une voix sourde, il me dit

— Venge-moi... Reprends la ferme... Mais ne crois pas que tu pourras le faire, sans les armes.

Puis il leva l'index vers le ciel, le yeux grand ouvert, immobile et il rendit l'âme.

Hassan se tut. Des larmes coulèrent sur ses joues. Puis il reprit en soupirant.

— Des années passèrent dans la tristesse et l'affliction. Aujourd'hui des hommes résolus se sont dressés du milieu de notre peuple. Ils ont commencé à chasser les colonialistes par la lutte armée.

— Prenons comme eux les armes. Rejoignons - les dans le combat ; cette nuit, lorsque tout le monde sera endormi et que le calme régnera, nous entrerons par affraction chez Daniel et nous le criblerons de balles. Ensuite, ne sera le tour de son contremaître espagnol.

Etudiant en zaouïo.

Un jeune homme dit :

— Nous infligerons le même sort à Maurice le receveur de la poste. Il a dénoncé un groupe de jeunes du village. Ils ont été assassinés par les militaires français.

Un troisième dit :

— Ce soir nous surprendrons le colon Juan pour l'égorger à son domicile. L'an dernier il avait trouvé une vieille algérienne en train de ramasser des épinards sauvages à la limite de sa ferme. Il lui a donné un coup de pied aussi violent qu'une ruade de mulet. Elle en mourut sur le coup.

Un quatrième dit :

— Son fils non plus ne nous échappera pas cette nuit. C'est un bourreau. Il torture les Algériens dans un camp proche d'ici.

Hassan conclut :

— Tous ceux-là mourront dans une heure. Debout maintenant. Allons nous préparer !

Tout le monde s'en alla avec lui, sauf le boutiquier.

PRIX « REDHA HOUHOU »

Le 1er décembre 1969 sera décerné par le Ministre de l'Information le Prix « Redha Houhou » récompensant la meilleure nouvelle et dont le montant est de 5 000 DA.

Les demandes de participation doivent être adressées au Ministère de l'Information Direction de la Culture 119, rue Didouche Mourad - Alger - avant le 25 octobre 1969.

POEMES

AGONIE

par M. DERROUCHE

*Mustapha DERROUCHE est
né à Collo le 30 janvier 1952.*

*Pour des raisons de famille, il
quitte très tôt l'école. Mais son
amour pour la littérature est resté
vivace.*

UNE AGONIE

A FAIRE TREMBLER LE CIEL

*DESSINEE D'UNE MAIN COUVERTE DE PROUESSES
SE BALLADE DANS LE CŒUR D'UNE PROMESSE
FLECHIE COULEE DANS LES FLOTS D'UNE ETOILE
DECHIREE COMBLEE DE PERPETUELS REGRETS O
ŒUVRE MELANCOLIQUE TA BLESSURE ALOURDIE
D'UN CONCERT DISCRET DANS LES LARMES D'UNE
HARMONIE DISPERSEE PAR UN VENT
PROVIDENTIEL DECORE
D'UNE VENDANGE DISSIPATRICE
DISSIMULEE
DANS LES DECOMBRES RESSUSCITEES A
L'ATTENTE D'UN JOUR AU SOLEIL
MEURTRIER*

L'EMBLEME DE MA PATRIE

par GHOUALMI Mokamed

*Sous la voûte azurée, d'une terre chérie A l'ombre d'un
figuier bercé par la brise Planté sur un tombeau
l'emblème de ma patrie Malgré ses fiers Lambeaux,
m'attriste et me grise.*

*Il flotte tristement au gré du vent léger Soleil, pluie et
neige l'ont souvent malmené Mais l'ombre du vieux
figuier planté par nos pères L'a souvent protégé des
malheurs de la terre.*

*Il- semble regretter les bons temps de jadis Quand du
haut des Aurès chéri des combattants Menant vers la
victoire ses compagnons hardis Il flottait haut et fier
parmi les corps sanglants.*

*Il flottait très haut au milieu du vacarme
Des sifflements d'obus et des cris d'alarme
El du haut des Aurès dominant l'Algérie
'lantrait aux yeux du monde ce qu'est la Barbarie.*

GHOUALMI Mohamed

AFRIQUE

par Fatima SAIDANI

*Mme SAIDANI Fatima née le
15 février 1940 en France (St
ETIENNE) où elle a grandi et
passé ses études secondaires et
médicales.*

*Son sentiment nationale l'a
décidé de rejoindre définitivement
son pays l'Algérie en 1962.*

*Actuellement elle milite dans
les rangs de l'U.N.F.A.*

*Elle a écrit quelques poèmes
et nouvelles dont le poème :
« Afrique » que nous publions
dans ce numéro.*

*Afrique ! Africaine ! Afrikander ! Ainsi, on
t'aura chantée sur tous les airs ! Le blanc aux
veines bleues parle de safari... Le mercenaire,
âme noire et cœur pourri*

*Titubant sous la bière et les dollars se croit très
fort, déguisé en léopard. Quelque part, là-bas,
bien loin dans le sud Redonnent : Servitude !..
Négritude /<..*

*Lève-toi, lève-toi, O ! frère d'ébène ! Dis-moi que
ton cœur fier n'a point de peine ! Dis-moi que
demain, debout, la rage aux dents Tu sauras être
un vaillant combattant !*

*L'Afrique morcelée nous appelle à l'union...
N'entends-tu pas l'Afrique rugir tel un lion ?
Pleure mon cœur, la savane est en flammes... Mais
sache voir au-delà de ton âme....*

*.... Tu verras alors se lever un jour nouveau plein
de parfums, de palmes et de chants d'oiseaux... Tu
verras l'Afrique, en rires, en couleurs... Tu verras
l'Afrique ployée sous le bonheur !*

*Alors, retourne toi vers tes ancêtres et crie leur, oui
crie leur de tout ton être Que l'Afrique !... la chère
Afrique !.... enfin !... Est à jamais revenue aux mains
des Africains.*

Fatima SAIDANI
(Mai 1969)

VILLE SANS NOM

par A. CHERRAR

*Dans la ville basse Tout
n'est que crasse Enfants
tordus Et relents*

*Les bidonvilles La
soupe de Mil
Ouvriers fourbus
Titubant*

*Dans la ville basse
Logent les masses Les
souffreteux Les perdus*

*Les piaillements de
grosses mamans leurs
fils miteux farfelus*

*Dans la ville basse Les
gens se tassent Dans une
seule pièce pour Dormir*

*Un tas d'odures des eaux
impures Des chiens sans
laisse Leur sourire*

72

Ville sans nom

*Dans la ville basse On
donne la chasse aux
myopes éraillés
assoiffés*

*La bouche décousue
Les oreilles velues et
décollées bêtes blessés*

CHERRAR Abdelkader

THEATRE

L'AUBE

Pièce de théâtre pour récitants
par Slimane B. K.

Sorte de drame lyrico-allégorique relatif à la guerre de libération et au colonialisme, cette œuvre révèle des qualités de réflexion, d'expression et même de composition chez l'auteur. Présenté sous forme de tableaux successifs ou alternatifs, trois dialogues parallèles se poursuivent l'un entre deux soldats (la force oppressive, instrument des exploiters et des profiteurs) un deuxième entre les opprimés exploités et le troisième entre des privilégiés du régime (un colon et un bachagha).

1er ACTE

1er Soldat Lorsque la guerre sera finie, je m'offrirai
2ème Soldat la plus belle chambre qui existe et je
dormirai une semaine au moins
1er Soldat
2ème Soldat C'est maigre comme projet ; moi, si la
guerre m'épargnait, j'offrirai le plus
1er Soldat grand bouquet de fleurs à l'Association
Internationale des Victimes de la Guerre
2ème Soldat je choisirai des fleurs rouges et blanches
1er Soldat Pourquoi, Rouges ?
2ème Soldat Rouges, couleur du sang.
1er Soldat Et blanches ?
2ème Soldat A défaut du noir...
Tu veux dire deuil ?
Oui !
Mais c'est la guerre
La guerre... sais-tu ce que c'est ?

La guerre... C'est ; au fait, qu'est-ce-que c'est la guerre ?

1er Soldat C'est beaucoup et rien... ; peut-être c'est ce que nous sommes en train de faire.

2ème Soldat Tu veux dire tuer ?

Ce n'est pas tout...

1er Soldat Brûler...

2ème Soldat !! en reste encore...

1er Soldat Détruire...

2ème Soldat Ça pourrait être ça : Tuer, brûler, détruire... mais selon ce que l'on m'a appris, la guerre c'est pire encore.

1er Soldat Que faisais-tu avant ?

Mon père avait une ferme, je travaillais avec lui... elle était belle... oui très belle.

1er Soldat Oui, belle ?

2ème Soldat La ferme.

1er Soldat Et pourquoi n'es-tu pas resté ?

1er Soldat Mon père prétendait que je n'étais pas capable, qu'il me fallait acquérir l'expérience des hommes.

2ème Soldat **1er Soldat** : C'est à dire ?

Selon mon père, pour être digne de ce nom, cela nécessite une certaine formation.

1er Soldat : je suppose que l'on t'a envoyé dans une école ?

2ème Soldat : N^on ; la seule école que mon père considère comme apte à ce genre d'enseignement, c'est l'Armée, la seule qui fabrique des hommes.

1er Soldat : As-tu appris quelque chose ?

2ème Soldat : Oui, beaucoup de choses que j'espère, une fois retourné dans mon pays, ne pas utiliser, ni apprendre aux autres.

1er Soldat : Qu'as-tu appris ?

2ème Soldat : Comment on fabrique des hommes et comment les hommes agissent une fois fabriqués.

1er Soldat : Et comment agissent ces hommes ? **2ème Soldat** : Ça ! tu dois le savoir...

1er Soldat : Tu sais que tu commences à me faire peur

2ème Soldat : ^{E*} pourquoi ?

1er Soldat : Parce que j'ai compris le sens de ce que tu me disais...

2ème Soldat : Et toi, que faisais-tu avant de venir ici ?

1er Soldat : J'étais étudiant; et puis j'avais envie de faire la guerre.

2ème Soldat ^{E^t} pourquoi voulais-tu faire la guerre ?

1er Soldat Parce-que c'est mon devoir ?

2ème Soldat Qu'est-ce que tu appelles ton devoir ?

1er Soldat Défendre mon pays...

2ème Soldat ^{Hum} Je comprends.

1er Soldat Qu'est-ce que tu as compris ?

1er Soldat Ce que, toi, tu ne pourras comprendre.

1er Soldat Tu peux m'en parler, tu sais, je suis intelligent.

2ème Soldat Je n'en doute pas...

Musique RIDEAU

INTERVALLE ACTE

Le rideau se relève. Un jeu de lumière assombrit la scène, estompant les décors. Et un dialogue de s'engager entre les voix du 1er et du 2ème soldat.

Voix du 1er Soldat : La guerre... Ce sont les horreurs...

Voix du 2ème Soldat : Ce sont les crimes

Voix du 1er Soldat : La destruction !

Voix du 2ème Soldat : Le ravage et les pillages !

Voix du 1er Soldat : On nous dit : « brûlez, tuez, massacrez »...

Voix du 2ème Soldat : N'épargnez personne, faites trembler la terre, faite assombrir le ciel par la fumée de vos canons...

Voix du 1er Soldat : Que les pleurs ne vous émeuvent pas ; ne laissez aucune place à la pitié.

Voix du 2ème Soldat : Armez de bâtons, de fourches et de vieux fusils les paysans !

Voix du 1er Soldat : Non, ce n'étaient pas les paysans...

Voix du 2ème Soldat : On les appelait ainsi... Les paysans se dressèrent devant nous comme des rochers ; ils brandissaient leurs armes en hurlant-lis ne hurlaient pas, ils disaient quelque chose qui semblait leur donner force et courage.

Voix du 2ème Soldat : Oui, ils disaient quelque chose, quelque mots avant de se lancer dans la bataille.

Voix du 1er Soldat : Comme pour étendre une voile entre eux et la pensée de mort.

Voix du 2ème Soldat : Que non ! ils n'avaient pas peur de mourir.

Voix du 1er Soldat : Et toi, tu as peur de mourir ? La

Voix du 2ème Soldat : mort nous fait tous peur., Pourquoi

Voix du 1er Soldat : pas eux ? Tu veux dire les paysans ?

Voix du 2ème Soldat : Cesse de les appeler ainsi...

R I D E A U

Depuis des années, je ne fais que laver le parterre, servir mon maître et exécuter les ordres.

Et alors, mon cas est pire que le tien. Moi, à ta place je m'estimerais heureuse.

Non, je ne le suis pas, et je ne serais jamais heureuse. Je ferai tout mon possible pour leur rendre la vie insupportable. Moi les maîtres, je les maudis.

ACTE II

La scène est plongée dans le noir. Puis, on rallume sur un fond de décor neutre, la scène étant animée par 2 femmes, l'une balayant, l'autre essuyant le parterre. Du fond, une douce musique se fait entendre : (Flûte, clarinette ou harmonica).

1ère Servante Pourquoi tant hostilité. Tant de haine ?
2ème Servante Ils ont enlevé ma fille.
1ère Servante Ta fille ?
2ème Servante Elle était belle...
1ère Servante Oui belle ?
2ème Servante

1ère Servante Ma fille, ils ont fait d'elle ce qu'ils ont voulu... aller même jusqu'à lui faire perdre son charme... elle elle n'était pas comme tu la vois maintenant... mais, crois-moi, un jour je me vengerai... Mon fils viendra"et il fera payer cher le mal qu'il lui ont fait.

2ème Servante Je ne savais pas que tu avais une fille et encore moins un fils !

1ère Servante Je n'en ai jamais eu ; c'est maintenant que je m'en suis aperçue... toi aussi, tu en as ?

2ème Servante Mais arrête. Je t'en prie, je vais finir par croire que tu es folle... Au fait, es-tu au courant de ce qui se passe ? Il paraît que bientôt, il y aura une révolution dans le pays.

1ère Servante J'en étais sûre que mon fils viendrait au secours de ma fille... ; j'en étais sûre...

2ème Servante Dis-moi... comment ton fils s'appelle-t-il ?

1ère Servante Mon fils... il s'appelle l'Aube oui, c'est ça... l'Aube.

2ème Servante L'Aube ? Je n'ai jamais entendu nom pareil !

1ère Servante Non, c'est mon fils... Mon fils, c'est lui.

2ème Servante Puisque je te dis que ce n'est pas lui... on appelle ça révolution et tu dis que ton fils s'appelle l'Aube...

BRUITAGE

Mitraillettes, coups de canons, cris etc...

1ère Servante : Ils veulent tuer mon Fils... je ne veux pas qu'il meure... (en hurlant ou criant).

2ème Servante : Allons ! Allons calme-toi... Ce n'est rien.

1ère Servante : Je sais que mon fils mourra ; mais pas avant qu'il ait sauvé ma fille. Tu sais, il l'aime ; il fera tout pour elle.

MISE EN SCENE

(Bruitage..., les lumières s'éteignent. Le même éclairage reparaît, les soldats n'ont pas changé de place, il fait noir...).

1ère Servante Il fait nuit...

2ème Servante Nous sommes plongés dans le noir.

1ère Servante On entend des pleurs.

2ème Servante Nous sommes sans pitié.

1ère Servante Les larmes coulent.

2ème Servante Les armes grondent.

1ère Servante des cadavres...

2ème Servante des morts et des blessés.

1ère Servante Des enfants, femmes et vieillards; sans abris !

2ème Servante Nous avons détruit.

1ère Servante Mais il en reste encore !

2ème Servante Ce n'est que le commencement...

1ère Servante Et... il fait nuit...

« La scène est plongée dans le noir. Puis on rallume sur un fond de décor neutre, la scène étant animée par deux femmes, l'une balayant, l'autre essuyant le parterre. Du fond, une douce musique se fait entendre : (Flûte, clarinette ou harmonica) ».

1ère Servante Dans les rues...

2ème Servante Dans les cafés...

1ère Servante Dans les taudis...

2ème Servante Dans les montagnes et partout...

1ère Servante On discute...

2ème Servante On parle...

1ère Servante Des hommes font des adieux...

2ème Servante Des maris quittent leurs femmes...

1ère Servante Des jeunes ne vont plus à l'école...

2ème Servante Des vieillards s'étonnent...

1ère Servante Ils ne savent pas ce qui se passe.

2ème Servante Le berger a laissé ses moutons...

1ère Servante Le paysan a quitté le champ... pour un autre...

2ème Servante L'ouvrier a laissé l'usine...

1ère Servante Le jeune a pris conscience... Elle était belle, ma fille

2ème Servante Elle a fait perdre la tête à tout le monde.

1ère Servante Les professeurs...

2ème Servante Des Directeurs...

1ère Servante Des paysans et des ouvriers...

2ème Servante Les plus hauts placés...

1ère Servante ... Ont quitté leurs fonctions pour ma fille.

2ème Servante Un jour arriva... Non,

1ère Servante une nuit arriva...

2ème Servante Oui, tu as raison... Une nuit... Tout le

1ère Servante monde se rencontre... Tout le monde

2ème Servante se mélange...

1ère Servante Il n'y avait plus de docteurs, plus de paysans...

2ème Servante Plus d'ouvriers, plus de hauts placés.

1ère Servante Tous égaux... et tout cela pour ma fille...

Tais-toi !... Voilà nos patrons qui arrivent...

2ème Servante 1ère Servante : Écoutons ce qu'ils disent...

« Les deux servantes, chacune d'un côté de la scène, s'agenouillent devant leurs seaux et demeurent immobile ».

Colon : Comme je te l'ai déjà dit, je suis parti de rien ; Je ne possédais même pas un ticket de métro, ni de quoi acheter un sandwich ; mais maintenant, c'est autrement. Je possède l'une des plus grandes fermes ; je cultive le blé, la vigne, les oliviers et les orangers ; j'éleve du bétail et j'ai 300 bonhommes à mon service ; tu vois, c'est simple ; pour réussir dans sa vie, il suffit d'un peu de savoir faire.

Bachagha : Moi, je me rappelle quand tu es arrivé dans le pays tu portais un vieux chapeau usé...

Colon : Qui, je l'avais trouvé...

Bachagha : Tu n'avais pas de veste ; seulement une chemise rapiécée... tu portais des sandales sans attaches...

Colon : Je te l'ai déjà dit ; j'étais sans travail.

Bachagha : Tout le monde t'avait pris pour un clochard. Cependant, il y a une chose que je n'arrive pas à m'expliquer... Comment as-tu fait pour réussir ?...

Colon C'est simple, j'ai « bossé »... l'Etat m'a attribué un terrain (1), de l'argent... et on m'a dit : « à toi de faire » Alors j'ai compris... j'ai engagé des ouvriers pour travailler la terre, petit à petit, ma terre s'est élargie au fur et à mesure que le travail marchait...

... Les jours, les mois, les années ont passé ; mon nom est devenu célèbre ; partout on parlait de moi, on envoyait mes terres, les uns me nommaient le « Bourgeois », d'autres le « colon ». Je les laissais parler ; moi, ce qui m'intéressait, ce n'était pas ce qu'ils disaient ; mais mon travail seulement ; à maintes reprises, j'ai entendu parler de moi ; on me faisait jouer le rôle de Féodal, de l'anti-prolétaire, mais tout cela ne me faisait ni chaud, ni froid.

Bachagha

Je comprends ! Et c'est partout la même chose, il semble que le prolétariat veut dominer le monde, ce qui est d'ailleurs insensé car le monde capitaliste ne se laissera pas faire. Crois-tu, toi, en l'égalité de l'homme ? Pour moi, c'est une erreur absurde... même en admettant qu'il existe cette égalité, cette fraternité, au fond elle n'est que et cela ne changera rien, car personne ne pense vraiment à cela. On entend parler toujours, partout, depuis des siècles, mais jusqu'à maintenant, on n'a pas obtenu la concrétisation de, ce qu'on appelle en notre siècle, la fraternité et l'Égalité des hommes. Est-ce que tu sais pourquoi ? Je vais te le dire, moi ! on se sert de la Fraternité et de l'Égalité comme armes pour arriver à ses fins, tandis que les droits de l'homme ne figurent que sur blanc et

(1) Ce terrain appartenait à des gens qui ne savaient **quoi** en faire. J'ai du le faire travailler pour moi en fin de compte.

noir ou décrits par une certaine presse avec beaucoup de complaisance. Pour moi, pour tout homme sensé, je ne dirai pas et ne parlerai jamais de l'Egalité et de la Fraternité ; je dirai qu'il existe deux espèces d'hommes avec deux missions différentes et deux destinées inévitables. Le riche et le pauvre sont appelés à endurer une lutte à travers les générations et les siècles.

Colon : Est-ce que c'est de notre faute s'ils sont pauvres ?

Bachagha : Us prétendent que nous les privons de leurs droits !.

Colon : Que non !... ils travaillent, on les paye, ils mangent, malgré cela, ils ne s'estiment pas heureux...

Bachagha : Qu'est-ce que tu veux mon ami... ils sont prétentieux.

MISE EN SCENE

« L'éclairage diminue d'intensité. Les personnages s'estompent. Seules, leurs voix se font entendre »...

Voix de la

1ère Servante : O hommes inconscients, vous ne savez pas ce que vous faites ; vous mangez la chair de vos frères ; vous buvez le sang de ceux qui sont faibles. Vous êtes aveugles ouvrez vos yeux, regardez ce qui se passe autour de vous. Vous comprendrez alors que

Voix de la c'est l'ini et rien l'ini pour vous. **2ème Servante** : c'est la tempête qui se déchaîne, rien ne l'arrêtera... désormais ; votre destin est tracé. Vous ne pourrez rien faire ; car lorsque la tempête se déchaîne, on ne donnerait pas cher pour ce qui reste...

MISE EN SCENE

« La lumière rejallit. Le colon et le Bachagha se la sont retirés de scène. Les servantes s'approchent de la rampe... »

1ère Servante : Ils ramassent de l'argent qu'ils cachent précieusement; ils pensent s'enrichir davantage... Erreur ! mais ils sont aveugles...

2ème Servante : ils ne savent ce qu'ils font ; je ne voudrais pas être à leurs places...

1ère Servante : Ni moi en tout cas... Ils devront pleurer leur sort. J'ai des frissons à la simple idée de ce qui les attend.

2ème Servante : C'est horrible. On entendait leurs cris, leurs hurlements ; ils voudront fuir, mais ne le pourront pas car la tempête les suivra partout... Le regret ne leur servira à rien !

1ère Servante : Hélas ! ça ne leur servira à rien. Le peuple sera sévère ; depuis longtemps, il supportait ; mais aujourd'hui, rien ne le fera taire.

2ème Servante : Arrête ! Arrête. Ne m'en parles plus ; tes paroles m'effrayent.

1ère Servante : Toi, tu n'as rien à craindre... n'es-tu pas des nôtres ? Si tu l'es du moment que tu portes la même étiquette que nous... Celle des inutiles...

MISE EN SCENE

« La lumière rejallit. Les deux Servantes se sont retirées de la scène. Les deux soldats les y remplacent ».

1er Soldat : Nous sommes en plein combat ; les cadavres sont nombreux, le sol est rouge de sang ; la terreur règne... Nous avons peur.

2ème Soldat : On ne sait plus quoi faire ! Nous avons assez de combattre ; notre vie devient précieuse.

1er Soldat : On ne veut pas mourir... Pourquoi luttons-nous ? Pourquoi tant de haine,

MISE EN SCENE

« Un silence. Une douce musique se fait entendre du fond de la scène. Accompagnant un chant de berger ».

L'éclairage diminue : c'est l' « AUBE ».

1ère Servante : Et voilà ! Enfin l'aube, dommage que nos patrons ne sont plus là...

2ème Servante : Oui dommage ! Ils ont manqué un beau spectacle ; surtout le dernier acte, il est beau n'est-ce-pas ?

1ère Servante

Oui, très beau ; la nuit est finie. Ma fille est heureuse et plus belle que jamais. On ne la battra plus, finies pour elle la misère, la souffrance, elle est libre. Je suis heureuse, étrange ! c'est pour la première fois que je sens le bonheur nouveau pour moi. Il me semblait que j'avais un fardeau sur le dos, une couverture sur la tête qui m'étouffait.

2ème Servante Je te comprends ton dos, désormais, ne te fera plus mal tu t'es trop agenouillée et la couverture qui t'étouffait disparaîtra à jamais.

1er Servante Je suis heureuse, fière. Tiens, ce fauteuil me plait et je voudrais m'asseoir dessus !

Tu peux le faire, personne ne t'en empêchera.

2ème Servante Tu en es sûre ?

1er Servante Bien sûre ! Nous avons servi d'esclaves durant de longues années dans cette maison que nous n'avons pas fini de haïr. Aujourd'hui on peut dire, qu'elle nous appartient et l'on peut s'asseoir ou nous voulons !

2ème Servante Que sont devenus nos patrons ?

1er Servante L'aube dissout les monstres...

2ème Servante

tant de morts ? Non ce n'est pas le désir de tuer qui nous pousse, ce n'est pas la haine qui nous guide. Nous sommes aveugles ; nous sommes trompés ; nos amis le sont aussi.

2ème Soldat Nous n'oublierons jamais cette nuit...
1er Soldat Cette longue nuit ; cet enfer interminable... On est las... On veut la paix !.

La paix... oui la paix ! Quel beau nom ; nous irons loin et, près de la rivière, je construirai, une cabane. Je respirerai l'air frais de la montagne et je ne sais pas ce que je ferais pour oublier, pour ne plus penser qu'on a fait de moi un tueur, un assassin,

2ème Soldat C'est maintenant que je m'aperçois de mon erreur... pourquoi ? Pourquoi ai-je tué ? Pourquoi ai-je sali mes mains de sang ? Au fait, pourquoi cette nuit est-elle si longue ? Pourquoi cette cruauté, cette injustice ? oui injustice ! Oui, c'est ça ! J'ai trouvé le mot. J'ai trouvé la réponse à mes « pourquoi ». L'injustice dont je suis le serviteur, c'est ça mon honneur ? Qu'ai-je fait de ma fierté ? Je ne peux plus attendre, je ne supporte plus cette attente ; que la nuit cède sa place à l'aube, que la nuit avant de disparaître enlève ma vie, car je n'oserai plus voir mon visage, ni ceux que j'ai combattus...

Nous perdrons ; l'aube arrivera tôt ou tard ; la nuit qui nous entoure disparaîtra ; elle sera exterminée !

1er Soldat nous serons tous

2ème Soldat Tu veux dire Pourquoi ?
exterminés... As-tu oublié que la nuit, c'est nous ?...

1er Soldat

2ème Soldat

L'aube

« On entend le Muezzin »

« Une voix douce et lointaine s'élève comme une incantation, »

Aiih ou Akbar - Allah ou Akbar... Dieu est grand -

Dieu est grand... 1er Servante : C'est l'Aube...

2ème Servante : Oui, c'est l'aube. Allons nous reposer. La nuit a été longue et beaucoup de choses nous attendent demain...

« La voix du Muezzin continue » et le

Rideau tombe

FIN

Nous informons nos lecteurs qu'en raison des congés annuels "PROMESSES" n'a pas paru au mois d'Août.